LE REAL MADRID AU MICROSCOPE

Football MAGAZINE
SUPPLÉMENT MENSUEL DE FRANCE FOOTBALL

HONGRIE-FRANCE AU TÉLÉOBJECTIF

BRÉSIL NOUVELLE VAGUE

LA TECHNIQUE FILMÉE DE LYON-BORDEAUX

Premier but du Lyonnais Combin en finale de Coupe, malgré le Bordelais Calléja.

PHOTO RAYMOND LASALLE.

LE COURRIER DU CHAMPION

MEKLOUFI ET LES PENALTIES

NUMÉRO 53 · JUIN 1964 · 1,50 F

VALENCIENNES A HONG-KONG

Après chaque match
chaque entraînement
comme
dans la vie courante
les joueurs de football
consomment régulièrement
VICHY-CÉLESTINS
qui leur apporte
les éléments minéraux
indispensables
à l'équilibre
de leur organisme
et au maintien de leur forme

bien digérer
c'est mieux vivre

VICHY CÉLESTINS

VICHY ETAT

protège ma santé

WD

DES MOTS

Le public est souvent surpris par les propos que tiennent les joueurs sur le terrain, où s'échangent fréquemment des paroles sévères. Aussi, l'autre soir à Madrid, Lucien Muller nous révélait :

« Après toutes les injures que nous avons échangées, Puskas et moi, nous ne devrions plus nous adresser la parole jusqu'à la fin de nos jours ! »

Puis, il arrive (souvent) que les invectives fassent place aux accolades, les mots durs aux embrassades. Le spectateur peu averti serait évidement en droit de se demander à quoi correspondent ces sautes d'humeur aussi tranchantes que rapides.

C'est que le footballeur est en fait dans un état second sur un terrain de football : la dépense physique et surtout nerveuse, accuse les traits de caractère. En outre, un terrain n'est pas un salon où l'on prépare des phrases ; le temps et... le souffle sont courts. C'est parce que l'action doit être rapide que la phrase se résume à l'essentiel, le verbe : tire, passe, recule, ou encore à une épithète souvent peu amène, mais qui traduit bien l'erreur commise.

Certes, il y a aussi des joueurs qui ne disent jamais rien sur un terrain. Question de tempérament, et les citer en exemple aux autres ne sert à rien.

Soyez tranquilles : Muller et Puskas se diront longtemps encore des « mots » qui ressemblent à des insultes, sur le terrain.

Ce qui ne les empêche pas d'être les meilleurs amis du monde.

La preuve, ils passent leurs vacances ensemble.

IMPAYABLES

A l'issue du tirage au sort de la Coupe d'Europe des Nations, à Madrid, les dirigeants européens — c'est-à-dire Suisses dans leur grande majorité — prirent une décision assez curieuse : celle de faire payer un droit aux radios dites périphériques. Ainsi, Radio Luxembourg, Europe N° 1, Radio Monte-Carlo, qui assurent au football une publicité permanente et gratuite, se voyaient pénalisés

CARNET DE BALLES

pour avoir effectué le lointain voyage de Madrid à l'occasion du match de Coupe des Coupes Lyon-Sporting !

Après quoi, un de ces dirigeants demanda très innocemment : « Est-ce vrai qu'il y a un match, ce soir ? »

Quand on vous dit que ces dirigeants sont impayables !

L'IMBROGLIO

Si l'on en croit le dicton populaire, en mai, on peut faire ce qu'il nous plait. C'est peut-être pour cela que l'on a assisté, au cours de ce mois, à des réactions vraiment bizarres dans le football français.

Ce sont d'abord les Girondins de Bordeaux qui, en refusant de décaler leur match contre l'Olympique Lyonnais (alors que les Rhodaniens disputaient un match d'appui pour le compte de la Coupe Européenne des Coupes), ont donné le ton. Sur ce, la Ligue Nationale, après une plainte de Strasbourg, a décidé de faire rejouer ce match pour lequel les Lyonnais avaient certes envoyé une équipe mixte, mais qui s'était disputé le plus régulièrement du monde.

Réactions en chaîne : Monaco, pris par la Coupe d'Europe des Clubs champions et qui avait envoyé également une équipe mixte pour disputer son match de Championnat contre Lyon, demande à rejouer ce match. Six mois après !... Notez qu'il y a une certaine logique dans l'attitude des Monégasques, cela à partir d'un illogisme fondamental.

Ce n'est pas tout. A l'issue du premier France-Hongrie disputé à Colombes, Me Bertrand, excipant d'appels reçus d'internationaux, exige « la tête » de Verriest pour y mettre celle de Fontaine. Renseignements pris, aucun international français n'a, de quelque façon que ce soit, prié le juriste de prendre une telle initiative. Celui-ci l'a d'ailleurs reconnu, mais il estimait que sa position était juste.

Nous avons la faiblesse de croire qu'une position n'est jamais entièrement juste lorsqu'elle s'appuie sur des témoignages imaginaires.

Nous pensons que le football français d'élite est complètement dispersé, aussi bien dans le domaine technique que juridique, sur le plan de l'organisation générale. Et ce n'est pas l'anarchie ni la démagogie sous toutes leurs formes qui contribueront à le restaurer. Bien au contraire.

UN MOIS DE FOOTBALL EN GRAPPILLANT PAR ROBERT VERGNE

HOMMAGE A MEKLOUFI

Rarement champion aura fait autant l'unanimité que Saint-Etienne. Unanimité technique mais aussi morale. Tous les adversaires des Foréziens se sont inclinés devant l'état d'esprit qui anime les douze Stéphanois : les onze joueurs et leur entraîneur.

Jean Snella ne s'est mis qu'une seule fois en colère : à Reims, à la suite d'un penalty discutable et que les Stéphanois contestent toujours alors qu'il est devenu le cadet de leurs soucis. Signe qu'ils avaient sans doute raison.

Un homme a symbolisé cet état d'esprit en même temps que la valeur de l'équipe : Rachid Mekloufi. Non seulement il a pris une part déterminante dans l'attribution du titre de l'A.S.S.-E., mais encore n'a-t-il jamais protesté à la suite de charges plus ou moins licites dont il était l'objet. Dans ces cas, il regarde l'arbitre, puis il repart en hochant la tête.

Il est possible que Rachid joue la saison prochaine en Espagne. Il en est fortement question. Ce transfert serait, certes, à la mesure de son talent, mais priverait Saint-Etienne de son autout numéro 1 ; et, par contre-coup, le football français serait encore amoindri pour la prochaine Coupe d'Europe.

L'AGE DU CAPITAINE

Récemment, comme je demandais au président Bernabeu si Di Stefano allait « raccrocher », il eut cette réponse magnifique : « Il n'y a qu'Alfredo qui puisse le savoir. »

La vedette du Real Madrid a 37 ans. Soit. Il ne possède plus, bien sûr, la vitesse de ses 20 ans, ni le plein équilibre de ses 30 ans. Mais ce qui « reste » ferait encore le bonheur de beaucoup de joueurs, même internationaux. Et puis, depuis quand le sport serait-il une sorte de fonctionnariat avec « retraite » à 35 ans ? En fonction de quoi Matthews, Borotra ou Mimoun, pour ne citer qu'eux, se seraient privés de nombreuses joies, et les spectateurs avec eux !

C'est peut-être ce à quoi pensait Jacques Foix, qui avait annoncé sa retraite et se demandait, au soir de la victoire sur Nantes à laquelle il avait pris une grande part, s'il n'allait pas « remettre ça » ? Et il ajouta, modeste : « Si on me le demande. »

Il est probable que Jean Snella s'inspirera de la « méthode » Bernabeu et qu'il laissera à son capitaine le soin de prendre sa décision.

JUSTE RETOUR DES CHOSES

Après le premier France-Hongrie, on sait qu'Henri Guérin a dit, dans le feu de l'interview : « A la place de Michelin, j'aurais fait aussi bien malgré mon âge. »

Just Fontaine s'est emparé de cette déclaration pour dire : « Au cours des trois matches qu'il a effectués en équipe de France, Henri Guérin a encaissé onze buts. » Ce à quoi l'entraîneur de l'équipe de France a rétorqué : « J'ai eu l'occasion de jouer au moins dix fois arrière central face à l'avant centre Fontaine et, au cours de ces dix matches, je ne lui ai jamais vu marquer un but. »

Le match Guérin-Fontaine se poursuit...

Football MAGAZINE

SUPPLEMENT MENSUEL DE « FRANCE FOOTBALL »

NUMERO 53
JUIN 1964

SOMMAIRE

CARNET DE BALLES

TOUTES LES PHOTOS DE FRANCE-HONGRIE

INTER-REAL : UNE BATAILLE TERRIBLE

LE ROI REAL

V.A. A HONG-KONG

VIE D'UN FOOTBALLEUR

LE FILM DE LA FINALE BORDEAUX-LYON

LES MAITRES DU C.F.A.

LA BOSSA NOVA DES BICHAMPIONS

LE COURRIER DU CHAMPION : MEKLOUFI REPOND

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

QUATRE PHOTOS COULEUR REAL MADRID

L'INTER DE MILAN

LYON ET SA COUPE

MONACO, QUEVILLY CHATEAUROUX

Tous les textes et photographies sont placés sous le Copyright « Football Magazine » et « Presse-Sport ». Toute reproduction, même partielle, est formellement interdite.

Rédaction - Administration : S.O.P.U.S.I. 10, rue du Faubourg-Montmartre, PARIS. — Tél. : TAItbout 70-80 et la suite. Service vente : PROvence 37-18
Publicité : Régie Presse, 133, avenue des Champs-Elysées, PARIS. — Tél. : BALzac 12-91

ABONNEMENTS : C. C. POSTAL PARIS 5320 95. — FRANCE, UNION POSTALE : 6 MOIS : 8 FRANCS - 1 AN : 15 FRANCS. — ETRANGER : 6 MOIS : 10 FRANCS - 1 AN : 19 FRANCS. — PRIX DU NUMERO A L'ETRANGER : BELGIQUE : 20 FRANCS BELGES - SUISSE : 2 FRANCS SUISSES - ITALIE : 375 LIRES.

OJD DIFFUSION - PUBLICITE

Directeur de publication : Patrice THOMINET ● Directeur général : Jacques GODDET
Comité de rédaction :
Direction : Jacques FERRAN ● Rédacteur en chef : Max URBINI
Rédacteur en chef adjoint : Jean-Philippe RETHACKER ● Rédacteur en chef technique : Vieri ANDREINI

CONSERVEZ LA COLLECTION DE « FOOTBALL MAGAZINE ». — Une reliure pouvant contenir les 12 numéros d'une année est en vente à nos bureaux au prix de 5,50 F. Cette reliure est envoyée franco de port et d'emballage contre la somme de 7,50 F pour la France et l'étranger (aucun envoi contre remboursement).

HONGRIE-FRANCE A BUDAPEST C'ÉTAIT SON 24e ET DERNIER MATCH

Georges Verriest et Pierre Bernard : tous les malheurs à Budapest

Georges Verriest ne s'asseoira donc plus sur le banc de touche réservé à l'équipe de France. Après trois ans d'exercice, le sélectionneur français a quitté la scène sans pouvoir partir sur une victoire.

Ils ont beau jeu de hurler, ceux qui, systématiquement, démolissent et critiquent ceux qui sont en place et en responsabilité, sans pour autant souligner dans quelle mesure les pays de l'Est Européen par exemple sont avantagés par rapport aux footballeurs professionnels.

Donnez donc aux Tricolores une trêve hivernale de deux mois, un stage d'un mois dans un camp d'entrainement, des séances de mise au point et des matches de préparation hebdomadaires ; donnez aussi à l'équipe de France des installations sportives comme on en rencontre dans ces nations-là ; donnez-lui enfin une ossature de club stabilisée depuis trois ans. Et peut-être alors rivalisera-t-elle avec ses rivales.

Si Georges Verriest a commis des erreurs dans le choix des hommes, si Henri Guérin lui-même a tenté de mettre au point un système tactique avec des joueurs qui n'étaient pas faits pour s'y intégrer, s'il a eu tort, à notre avis, de ne pas imposer tout de suite une organisation plus rigoureuse en défense, un style de jeu plus réaliste que l'absence de grands attaquants exigeait (le match de Budapest l'a démontré), il n'en reste pas moins vrai que les circonstances ne leur ont jamais été favorables. Avec un peu de temps et de place, nous pourrions reprendre le détail des matches perdus par l'équipe de France sur des coups de dés, sur des buts stupides, malheureux, voire injustes (Sofia 0-1, Milan 0-1, Sheffield 1-1, Rotterdam 0-1, Hongrie à Colombes 2-3 et 1-3, Hongrie à Budapest 1-2).

A Budapest, ce fut d'ailleurs comme si tous les malheurs, toutes les malchances des Tricolores ressortaient en un seul match. Mais lorsqu'on revoit le premier quart d'heure autoritaire de l'équipe de France (avec le but de Combin), lorsqu'on revoit l'erreur monumentale de Bernard sur le coup franc tiré par Sipos en plein centre du but français, erreur qui permit aux Hongrois d'égaliser, lorsqu'on revoit le second but magyar obtenu sur une mésentente idiote entre Chorda et Bernard, lorsqu'on revoit enfin le but d'égalisation raté par Rambert, le maitre technicien, à six minutes de la fin, alors qu'il se trouvait seul à quelques mètres du but hongrois, on ne peut pas ne pas revoir en même temps tous les coups malheureux qui ont abattu l'équipe de France depuis deux ans.

Reste à savoir si notre sélection nationale va repartir du bon pied et remonter la pente maintenant que la direction va changer de tête. On le souhaite sans trop y croire. Car tant qu'une véritable politique de l'équipe de France ne sera pas imposée, nous serons battus par les Hongrois. Et par bien d'autres qui ont compris avant nous !

J.-Ph. RETHACKER.

PARTIR VERRIEST

Chorda (à g.) et Bernard se sont télescopés : Bené (en blanc) va en profiter pour marquer le but de la victoire hongroise

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE JACQUES BOISLEME ET ANDRE LECOQ

HONGRIE-FRANCE A BUDAPEST

UNE SENTINELLE NOMMÉE CHARLES-ALFRED

Bené (au centre) tente de s'infiltrer entre Charles-Alfred et Artelesa (4)

Sentinelle vigilante protégeant son ami Bernard de l'attaque de Sandor et de Bené (photo du haut), tacleur impitoyable devant Bené (ci-dessus), ultime rempart face au redoutable tireur Tichy (ci-contre), Charles-Alfred fut un défenseur intraitable.

Bené est passé, Artelesa est dépassé, Charles-Alfred démarre.

Charles-Alfred a jailli et détourné le ballon hors de portée de Bené.

nikroma
N
PSZAVA

BIZTO

8
3

NESTOR LE PUNCHEUR TRISTE

HONGRIE-FRANCE

A BUDAPEST

2e minute : Combin ouvre la marque, malgré Meszoly et Szentmihalyi. La France mène 1-0 et vit d'espoir.

Sipos brosse sa balle, lobe le mur français (très friable) et va égaliser grâce à une erreur de Bernard.

Le mur hongrois est, lui, beaucoup plus solide. Malgré tout son punch, malgré sa force de frappe, Nestor Combin ne pourra redresser la situation et arracher le match nul.

Tel un boxeur groggy, après un combat difficile, Nestor Combin, le puncheur triste, revoit le film de son match. Il est bien déçu : il a marqué son premier but tricolore, mais son équipe de France a encore perdu...

MILAN ET LE CALCIO ONT CONSERVÉ LA COUPE D'EUROPE DES CLUBS

L'ÈRE HERRERA COMMENCE...

Près de la Coupe qui est à eux, Angelo Moratti, le président de l'Inter, et Herrera se donnent l'accolade.

Au coup de sifflet final, Alfredo Di Stefano alla donner l'accolade à Luis Suarez. C'était à la fois un symbole et comme une passation de pouvoirs d'une génération à une autre. L'Inter de Milan venait de battre le Real Madrid en finale de la Coupe d'Europe, mais, au-delà de cette victoire, c'est véritablement à la fin d'une époque que l'on venait d'assister.

La victoire de l'Inter, c'est le triomphe d'une conception tant philosophique que tactique : efficacité avant tout, discipline de fer, rigueur extrême, toutes ces qualités poussées à l'extrême se sont imposées finalement face à l'expérience des Madrilènes.

De surcroit, les Espagnols commirent des erreurs que leurs adversaires italiens exploitèrent au mieux : le troisième but de Mazzola héritant la balle de Santamaria fut l'image même du désarroi espagnol et de la jeunesse triomphante.

Et pourtant, le « vieux » Real avait essayé de forcer son destin, en deuxième mi-temps surtout ; il eut deux occasions qui se terminèrent par... deux buts italiens obtenus dans la même minute. La contre-attaque avait payé une fois de plus face au football classique.

Certes, on peut se demander si, avec un joueur meilleur technicien que Felo, le Real n'aurait pas su faire tourner une fois de plus le destin à son avantage. Car Puskas et Di Stefano étaient tellement surveillés de près que c'était évidemment Felo qui pouvait bénéficier de ce traitement réservé aux « anciens ». Il ne sut pas saisir sa chance et compromit ainsi définitivement celle du Real malgré les magnifiques efforts déployés par Lucien Muller.

Il reste que l'Inter a parfaitement appliqué son plan basé sur une défense hermétique et une attaque esseulée mais tranchante, approvisionnée par un remarquable Corso et magistralement enlevée par Mazzola.

Il restera également de cette neuvième finale de la Coupe d'Europe le souvenir d'une empoignade souvent farouche, parfois grandiose, notamment pendant les vingt premières minutes et le quart d'heure après la reprise. Ce n'est peut-être pas la plus belle des neuf finales, mais c'est assurément celle qui marquera une étape très importante dans l'évolution du football moderne.

Rien que pour cela — et pour beaucoup d'autres choses — elle valait la peine d'être vue.

Et c'est sans doute cette finale dont on dira plus tard : « Vous savez bien, c'était la dernière finale de Di Stefano. »

La fin d'un règne, assurément, et le commencement d'une ère nouvelle, celle du football super-réaliste. L'ère Herrera...

ROBERT VERGNE ● PHOTOS JACQUES BOISLEME

Un tir de Puskas a été renvoyé par le poteau et n'a pu être repris par Amancio. Mené 0-1, le Real voit fuir sa chance.

Une Coupe d'Europe pour un Brésilien : Jaïr (photo de droite) ne regrette pas d'avoir traversé l'Atlantique. ▶

LA REVANCHE DE SUAREZ

BERNE 1961 : le Barcelonais Suarez échoue devant Benfica (ici entre Neto et Garay).

VIENNE 1964 : le Milanais Suarez réussit face au Real (ici il protège son gardien Sarti menacé par Felo).

Football MAGAZINE

PRÉSENTE LE PLUS GRAND CLUB DU MONDE
AU MICROSCOPE

LE ROI REAL

Don Santiago Bernabeu, le président aux cent Coupes.

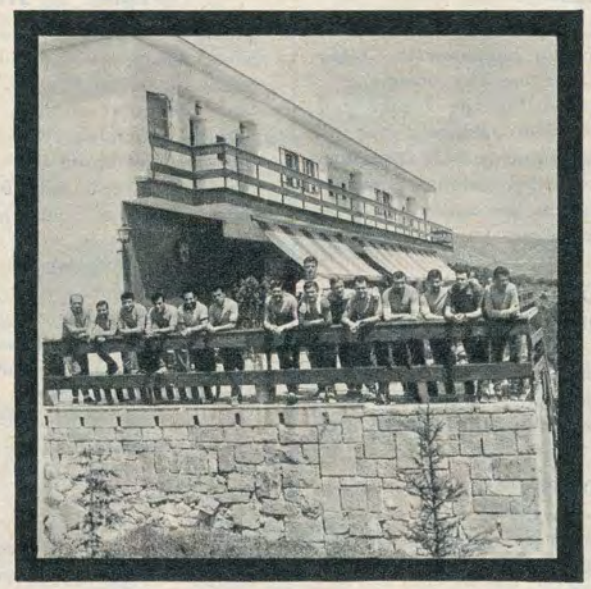
UN REPORTAGE DE ROBERT VERGNE PHOTOS ROBERT LEGROS

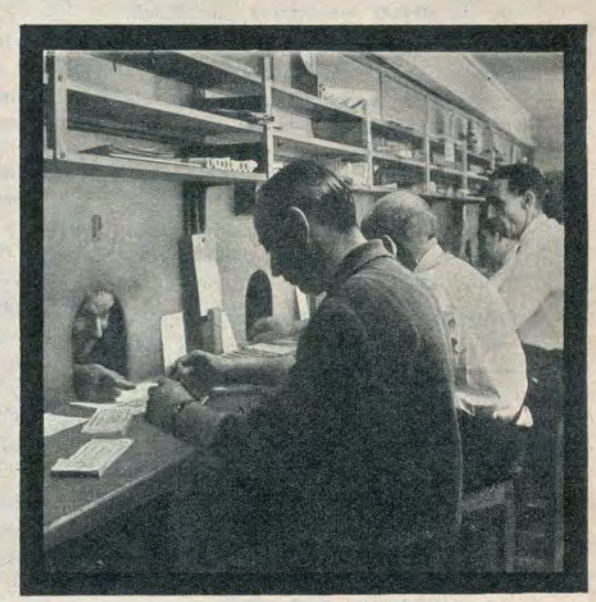
Le comble de la publicité, c'est lorsque le nom d'une firme se confond avec celui du produit qu'elle représente. Ainsi, peu de gens se souviennent que « Rustine » est l'invention de M. Rustin, que « Frigidaire » n'est qu'une marque de réfrigérateur. Eh bien, lorsqu'on parle d'un club de football dans le monde, le nom du Real Madrid fait « ipso facto » partie de l'association d'idées.

Et pourtant, le Real Madrid est un grand club omnisports au sein duquel le football occupe évidemment la première place, ce qui n'empêche pas tous les sports d'y être pratiqués. C'est ainsi que le Real Madrid vient de participer à deux finales de Coupe d'Europe en basket, ce qui le place au même rang que les grands spécialistes de l'Europe de l'Est.

Il est vrai que « l'éminence grise » du Real, Raimundo Saporta, fut d'abord basketteur au lycée français de Madrid, et qu'il a conservé pour ce sport une passion qu'il ne cherche pas à cacher. C'est d'ailleurs grâce au basket qu'il fit connaissance de Santiago Bernabeu ; le président du Real l'avait chargé d'organiser un grand tournoi pour commémorer l'anniversaire du club. Raimundo, qui venait tout juste d'atteindre sa majorité, réussit le tour de force d'amener à Madrid la plupart des meilleurs basketteurs du monde sans qu'il en coûte une peseta aux finances du Real. Santiago Bernabeu, stupéfié par cet exploit, proposa à Raimundo Saporta de

Le Real Madrid, c'est (de gauche à droite et de haut en bas) : un public brûlant d'enthousiasme, un stade magnifique, un grand joueur Di Stefano, un Français Lucien Muller (avec Zocco ici), un entraîneur lucide Munoz, une somptueuse cité sportive, un siège social vieux mais célèbre, un administrateur hors pair Antonio Calderon, un gymnase où les basketteurs sont aussi des champions d'Europe, un lieu de retraite reposant à Navacerrada, des guichets où entrent les subsides.





devenir le trésorier général du Real. Voilà comment naquit le plus formidable tandem de dirigeants que le monde du football ait connu.

UN VISIONNAIRE

C'est à partir de cette rencontre que commence l'ère contemporaine du Real Madrid. Celle qui nous intéresse. Avant, le Real était un club comme beaucoup d'autres. En moins de dix ans, le Real allait devenir le plus grand club de football du monde. Comment cela s'est-il passé ?

S'il fallait résumer cette prodigieuse réussite, on pourrait dire d'abord qu'il y eut une **idée,** ensuite des **circonstances** exceptionnelles pour leur faciliter la tâche, enfin des **hommes** étonnants pour la réaliser.

L'IDEE : A la fin de ce demi-siècle, Santiago Bernabeu, qui allie le bon sens du paysan à l'intuition de l'homme de la mer, devina qu'une formidable évolution allait transformer le monde, et pas seulement celui du football. Mais même dans celui-là il se sentait à l'étroit. Pour satisfaire tous les « socios », il fallait leur offrir un spectacle de plus en plus exceptionnel, et des installations en rapport.

Il fit alors étudier le projet de construction d'un stade de 120.000 places. Certains pensèrent : « Santiago est devenu fou. » Mais lui ne se souciait pas des commentaires qu'il suscitait. Il allait même jusqu'à dire : **« Je veux étendre ma clientèle à toute l'Europe Occidentale lorsque Madrid sera à moins de deux heures de Londres, Paris, Bruxelles, Milan ou Rome, avec les avions à réaction bien entendu. »**

Pourtant, les techniciens de l'aviation n'en étaient à ce moment qu'à l'étude des prototypes. Mais Santiago Bernabeu avait déjà, à l'époque, une claire vision du monde de demain, lequel est celui d'aujourd'hui...

DIALOGUE FRANCO-ESPAGNOL

Un dialogue passionnant, Ferdinand Maillet (à gauche) envie Raimundo Saporta.

Et les joueurs lyonnais Combin, Degeorges, Rivoire, Di Nallo et Beetschen envient Lucien Muller.

LE REAL : DIX PETITS LYON !

Les hasards des différents calendriers internationaux ont permis à Ferdinand Maillet, président de l'Olympique Lyonnais, de rencontrer à Madrid les dirigeants du Real. C'est cet entretien entre le président lyonnais et Raimundo Saporta que l'on voudrait vous rapporter, car il illustre pleinement les différences entre l'un des plus grands clubs français et l'un des plus grands clubs du monde.

FERDINAND MAILLET. — Nous pouvons compter sur une moyenne d'environ 10.000 spectateurs. Nous avons environ 800 de ce que vous appelez les « socios » et quelques membres bienfaiteurs.

RAIMUNDO SAPORTA. — En ce qui nous concerne, le problème est différent. Nous avons 45.000 socios qui payent en début de saison, et en moyenne 35.000 spectateurs (qui s'ajoutent évidemment au premier chiffre). Nous avons donc une moyenne de 80.000 spectateurs par match.

FERDINAND MAILLET. — Le football en France n'est pas suffisamment aidé ni par son propre public, ni par les pouvoirs publics. Cela peut paraître paradoxal, mais la ville de Lyon aurait sans doute organisé plus facilement les Jeux Olympiques qu'elle ne s'occupe du club de sa ville, encore que nous soyons privilégiés dans ce domaine par rapport à d'autres villes.

RAIMUNDO SAPORTA. — Nous ne recevons, quant à nous, aucune aide des pouvoirs publics. Sans quoi nous serions le club le plus riche du monde. Notre ambition serait de réaliser un très grand complexe sportif en liaison avec la télévision qui prend de plus en plus d'importance. Nous avons commencé avec la création de la cité sportive, mais nous pourrions faire bien davantage encore si ce principe de collaboration était admis.

FERDINAND MAILLET. — Notre budget porte environ sur cent millions. Moi, qui préside aux destinées d'un club d'une des plus grandes villes de France, je peux dire que l'équilibre budgétaire est très précaire. Je peux même affirmer que seuls les clubs qui, comme le nôtre, cette saison, ont réussi, parviennent seulement à boucler.

RAIMUNDO SAPORTA. — Notre budget tourne autour du milliard (d'anciens francs). Mais il ne faudrait pas croire pour autant que nous n'avons pas de problèmes dans ce domaine. Ils se situent à un autre niveau simplement. Nous avons à subir la difficile concurrence italienne. On nous offre parfois des sommes très importantes pour certains de nos joueurs, mais il nous faut les remplacer par d'autres qui coûtent parfois encore plus cher. C'est une entreprise difficile.

FERDINAND MAILLET. — Vous parlez d'entreprise, mais nous, nous sommes des artisans. J'ai passé une demi-journée à visiter vos installations ; comparativement, les nôtres sont celles d'un patronage.

RAIMUNDO SAPORTA. — Nous avons eu la chance de remporter la Coupe d'Europe. C'est un peu comme une victoire dans le Tour de France, qui rapporte ensuite au vainqueur tous les contrats des critériums. Nos critériums à nous ce sont les matches amicaux, et les garanties préalables que l'on peut demander en fonction de nos titres.

FERDINAND MAILLET. — Pour nous, tout est différent, et pas seulement en ce qui concerne les installations. Nous, les dirigeants français, sommes peut-être des faibles, mais nous payons nos erreurs de nos deniers personnels.

RAIMUNDO SAPORTA. — Il m'arrive le soir, en m'endormant, de penser à M. Germain, et je me dis : « Que ferais-je si j'étais à sa place ? »

FERDINAND MAILLET. — Oui, c'est terrible. Pour les dirigeants dont le club n'a pas marché. Ce qu'il y a d'extraordinaire pour nous, c'est lorsque vous nous dites que 45.000 spectateurs payent avant d'avoir vu. En ce domaine, nous représentons un pays sous-développé.

RAIMUNDO SAPORTA. — C'est évidemment bien difficile : les socios créent l'ambiance, ils permettent les recettes qui permettent de payer les joueurs. Sans bons joueurs il n'y a plus de spectateurs, donc plus d'ambiance, etc. En somme, on se mord la queue...

Un emprunt fut lancé et rapidement couvert. Le stade fut construit et rempli en quasi-permanence. D'autant qu'un événement majeur allait donner une nouvelle impulsion au Real Madrid : la création de la Coupe des Clubs Champions Européens.

LES CIRCONSTANCES : Là encore, Santiago Bernabeu les a aidées de tout son poids, apportant à la réalisation de ce projet son enthousiasme communicatif et sa foi inébranlable dans les destinées glorieuses du football moderne.

Lorsque, grâce à Gabriel Hanot et à « L'Equipe », on entama les premiers pourparlers relatifs à la Coupe d'Europe, le président du Real fut tellement convaincant, bousculant tous les préjugés et toutes les routines, que la première Coupe d'Europe put voir le jour en septembre 1955.

Les circonstances allaient encore le servir : premier obstacle de taille, le tirage au sort qui opposa le Real à Partizan de Belgrade. Aucune relation diplomatique entre les deux pays ! C'est la France qui permit le contact. Il s'ensuivit deux matches extraordinaires, sans le moindre incident, deux matches dont le Real sortit finalement vainqueur et la Coupe d'Europe grandie, car elle avait réussi là où la diplomatie avait échoué depuis vingt ans !

Ce sont ces circonstances auxquelles le Real est si étroitement lié qui ont lancé la Coupe d'Europe avec sa première finale disputée à Paris, entre le champion d'Espagne et le Stade de Reims : finale magnifique qui consacrait définitivement la grande épreuve.

LES HOMMES : On en connait déjà deux. Le président et le trésorier. Il y en a deux autres, dont l'un est très connu et l'autre un peu moins.

L'AFFAIRE DI STEFANO

Quand Alfredo Di Stefano joua sa première saison en Espagne, les aficionados du ballon rond se demandaient bien pourquoi on avait fait tant de battage autour de l'Argentin. Alfredo, qui avait fait partie des dissidents de Colombie, avait en effet été « acheté » par le Real aux Colombiens de Milionaros de Bogota, tandis que Barcelone traitait avec les Argentins de River Plate. Deux clubs pour un seul joueur, c'était beaucoup. A tout le moins, un de trop ! Raimundo Saporta proposa alors à Barcelone ce curieux jugement de Salomon : Alfredo jouerait une saison au Real, une à Barcelone. Après quoi « on verrait ».

Alfredo commença par le club madrilène et fut si... mauvais que le club catalan renonça à son option pour une somme assez modique. La saison suivante, Alfredo « flambait », notamment contre Barcelone en terre catalane. Certains affirment que le Real lui avait vivement conseillé de se « ménager » au cours de cette première saison, afin de désintéresser les Catalans. Plus tard il se rattraperait...

Si cette thèse est la bonne, il faut bien reconnaître qu'une fois encore la réalité a dépassé la fiction. Alfredo allait devenir ce que l'on sait : le numéro un en Espagne, puis en Europe, un véritable « monstre sacré » du football, dont on parlera encore avec admiration dans plusieurs lustres.

Le quatrième personnage du Real est un docteur médecin de Séville : Antonio Calderon. Cet Andalou est très calme et très spirituel. Il aime à répéter qu'il a abandonné la médecine avec l'avènement de la pénicilline, car il était spécialiste des maladies vénériennes...

Santiago Bernabeu vit en lui l'administrateur sérieux et efficace dont avait besoin un très grand club. Et il en fit le gérant du Real Madrid à partir de 1955. On voit que cette date est véritablement historique pour le Real à plus d'un titre.

C'est le début de l'âge d'or du Real : cinq fois il remporta la Coupe d'Europe. Ce n'était pas suffisant. Raimundo Saporta allait donner une dimension nouvelle à la gloire de son club, en créant la Coupe Inter-Continentale dont il eut l'idée et dont il établit le règlement : le champion d'Europe rencontrera le champion d'Amérique du Sud en matches aller et retour.

A l'issue de cette première confrontation véritablement « au sommet », le Real écrasait Pénarol de Montevideo après avoir tenu en échec les Uruguayens chez eux.

Le Real avait atteint le faîte de la gloire, mais la notion de sommet implique celle de maintien... ou de chute. L'année suivante, la victoire de Barcelone sur le Real signifiait la fin du règne madrilène et le commencement de l'hégémonie portugaise. En effet, Benfica, vainqueur de Barcelone, puis du Real Madrid l'année suivante, battu de justesse à Londres par Milan, Benfica donc, allait s'avérer le plus brillant émule du Real.

UNE CITE SPORTIVE

En attendant, revenons au club lui-même, où les responsables continuent à « penser » l'avenir du grand Real dont le présent, pourtant brillant, souffrait quand même du... récent passé. Rançon inévitable de la gloire.

Le président Bernabeu développa en comité directeur une idée qui lui était chère. La création d'une cité sportive dans les faubourgs de la ville où le Real regrouperait toutes ses activités, sorte de maison ancestrale pour une famille de... 50.000 membres : courts de tennis, piscines, club house, restaurant, parc pour enfants constitue-

SUITE PAGE 19

LE REAL EN QUELQUES MOTS

- **Son nom :** Real Madrid Club de Football.
- **Son âge :** 62 ans (9 mars 1902).
- **Ses titres de gloire :** 1 Coupe du Monde des Clubs (1960) ; 5 Coupes d'Europe des Clubs (1956, 1957, 1958, 1959 et 1960) ; 2 Coupes latines (1955 et 1957) ; 10 Championnats d'Espagne (1932, 1933, 1954, 1955, 1957, 1958, 1961, 1962, 1963 et 1964) ; 10 Coupes d'Espagne.
- **Ses grands joueurs passés :** Zamora, Quincocès, René Petit, Samitier, Olsen, Navarro, Molowny, Marquitos, Munoz, Rial, Zarraga, Didi et Kopa.

LE REAL MADRID 64

De gauche à droite, debout : Vicente, Isidro, Santamaria, Pachin, Muller, Zocco.
Accroupis :
Amancio, Felo, Di Stéfano, Puskas, Gento.

PHOTO ROBERT LEGROS

Football MAGAZINE

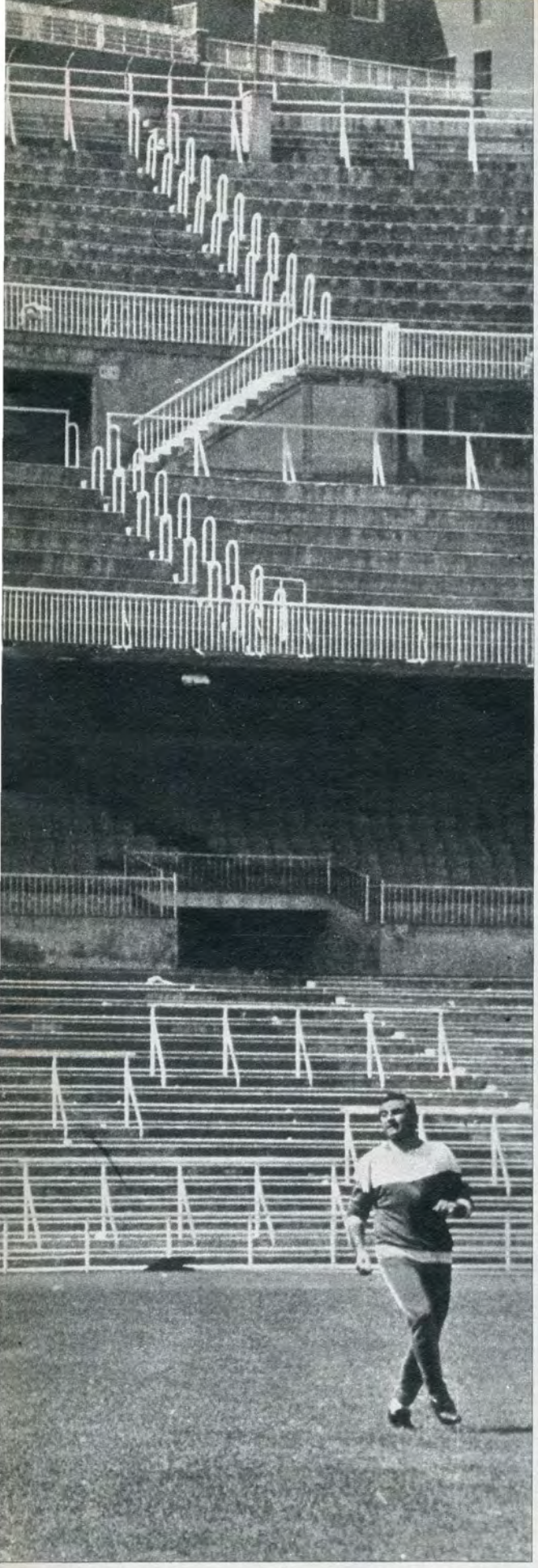
LE ROI REAL

1

2

3

4



5

Les joueurs du Real sont de vrais professionnels, traités et payés en grandes vedettes. Mais à l'entrainement, ils ne chôment pas (1) ; pour le gardien Vicente la réussite sourit souvent (2) ; pour Lucien Muller le préparateur physique (3) est parfois un bourreau ; pour Amancio (4) la gloire est tombée tout à coup ; pour Alfredo et ses amis le basket est plus qu'un jeu (5) ; pour Puskas, le buteur-roi (6), le soleil d'Espagne est bienfaisant.

6

Football MAGAZINE

LE BRELAN D'AS DE L'INTER

Ces trois hommes constituent la force offensive de l'Inter de Milan : le Brésilien Jaïr (ci-dessus) par son perçant, l'Italien Mazzola (à g.) par son opportunisme, et l'Espagnol Suarez (à dr.) par sa clairvoyance.

raient, répartis sur 20 hectares, une cité nouvelle et modèle.
Les éternels détracteurs affirmèrent une fois de plus :
« Encore une idée chimérique de Don Santiago. » Chimère qui est devenue aujourd'hui une réalité bien vivante.
Mais, pour une fois, le président Bernabeu semble avoir été dépassé par le rythme de ses visions futuristes. En effet, le bruit se répandait récemment dans Madrid, qu'on allait vendre le stade Bernabeu. Un peu comme si l'on annonçait aux Parisiens la prochaine vente de la Tour Eiffel.
« **Diable,** se dit Don Santiago, **puisqu'on nous offre une fortune pour le stade, prenons-la et construisons un autre stade plus petit dans notre cité sportive.** » Les choses en sont là, les expertises très poussées, les dossiers très fournis, les propositions très sérieuses et la décision imminente.
L'explication de cette nouvelle assez extraordinaire est simple : le stade Bernabeu, qui était très excentré lorsqu'il a été construit, est devenu le centre d'un quartier très résidentiel, dans une capitale au prodigieux développement.
En attendant, les bulldozers ne se sont pas encore attaqués au plus prestigieux stade de football européen avec Wembley. Certains affirment même qu'il n'y a pas assez de dynamite dans toute l'Espagne pour faire sauter les trois étages de gradins. La bataille sera rude, à n'en pas douter.
Ah ! quel dommage que le stade Bernabeu ne soit pas démontable !

LA « GREVE DU STADE »

Toujours est-il qu'on se rend toujours au stade Bernabeu, à l'exception de Santiago Bernabeu lui-même... En effet, le président du Real n'a pas mis les pieds dans le stade qui porte son nom depuis des mois, en signe de protestation contre la Fédération espagnole dont il ne partage pas du tout les idées. Alors, pour ne pas faire de rencontres désagréables, il s'abstient et regarde jouer le Real... à la télévision.
Ce divorce, c'est le divorce de presque tous les dirigeants de clubs professionnels avec les dirigeants amateurs des fédérations qui n'ont guère suivi l'évolution de la vie moderne. Les manifestations de ce divorce portent sur les rapports avec la télévision, la répartition des bénéfices laissés par les concours de pronostics, l'articulation des compétitions entre les équipes de club et les représentations nationales dont elles sont l'émanation.
Bref, un problème qui n'est pas spécifiquement espagnol, mais sur lequel le président du Real attire singulièrement l'attention par ce que l'on pourrait appeler « sa grève du stade ».
Mais Don Santiago en a vu d'autres. Lorsqu'il affirme que le football ne doit pas être « la vache à lait » des autres sports, que le Real et les autres clubs n'ont pas à payer le voyage des dirigeants olympiques pour Tokyo, peut-on lui donner tort ?
Il a conduit son club au sommet de la gloire, mais il sait au prix de quelles difficultés. Lorsqu'on lui demande : « **Est-ce que Di Stefano rejouera la saison prochaine ?** », il répond : « **Lui seul peut le savoir.** »
C'est à ces attitudes, à ces réflexions et surtout à ses actes, que l'on reconnait un grand meneur d'hommes, un grand politique : le président du plus grand club du monde.

Il y avait le stade Bernabeu et ses splendides installations ; il y a maintenant la cité sportive dont est fier Don Santiago ; c'est dans ce cadre luxueux que les socios viennent se détendre.

MES NEUF COUPES D'EUROPE PAR ALFREDO DI STEFANO

On pourrait croire qu'Alfredo Di Stefano a tellement joué de matches au « sommet » et notamment des finales de Coupe d'Europe, qu'il n'en a plus guère de souvenirs. Eh bien ! pas du tout. Alfredo a trouvé pour nous, à l'occasion de chaque finale, un trait particulier qui n'était peut-être pas le plus important, mais qui l'a marqué. Voici ce que cette Coupe d'Europe lui a laissé depuis 1956.

1955-1956 : **« Le souvenir le plus étonnant que j'ai conservé de cette première Coupe d'Europe, toute nouvelle pour nous, c'est incontestablement à Belgrade que je l'ai ressenti. Non seulement nous avons subi une large défaite ce jour-là, devant Partizan (0-3, 3 buts de Milutinovic), mais c'est la neige très abondante que je voyais pour la première fois de ma vie qui a laissé en moi une trace indélébile.**

1956-1957 : **On avait gagné la première Coupe à Paris contre Reims et on avait la chance de disputer la seconde finale à Madrid sur notre stade familier. Eh bien ! je me souviens fort bien que cette finale-là, disputée contre la Fiorentina, nous aurions dû la perdre.**

1957-1958 : **Nous commencions à être de vieux routiers de la Coupe d'Europe. Nos adversaires étaient encore des Italiens, Milan A.C., mais je n'ai pas conservé un souvenir particulier de ce match. En revanche, je me souviens très bien de Bruxelles et de l'Atomium de l'Exposition internationale.**

1958-1959 : **Encore une finale qui se passait cette fois dans un pays où nous n'avons guère l'habitude d'aller : Stuttgart en Allemagne. En revanche, nos adversaires nous étaient très familiers puisqu'il s'agissait des Français de Reims. Eh bien ! le seul souvenir de cette finale, c'est le véritable « cadeau » que nous ont fait les Rémois ce jour-là. Car nous n'étions guère « dans le coup ».**

1959-1960 : **Glasgow, contre l'Eintracht de Francfort. Nous avons marqué sept buts et cela se passe de commentaires. Euphories et... whisky à gogo...**

1961-1962 : **Amsterdam : mauvais souvenir. L'année précédente, nous avions été éliminés en demi-finale par Barcelone à la suite d'une décision scandaleuse de M. Ellis. Cette fois en finale, le Hollandais Horn, en accordant un penalty discutable aux Portugais et en refusant un autre penalty, indiscutable celui-là, lorsque je fus abattu dans la surface de réparation, l'arbitre donc favorisa grandement Benfica.**

1962-1963 : **Nous fûmes victimes d'Anderlecht (une belle équipe), mais surtout du rajeunissement de notre formation, qui manqua par trop d'expérience internationale...**

1963-1964 : **Ce fut pour nous une Coupe d'Europe très milanaise. »**

COMMENT JOUE LE REAL ? INSPIRATION ET SYSTEME... DI STEFANO

Comment joue le Real Madrid qu'entraîne Miguel Munoz ?

C'est la question que posait récemment Georges Verriest à Lucien Muller. L'Alsacien semblant avoir des difficultés pour répondre au sélectionneur, celui-ci lui demanda encore : « Quel est votre système de jeu ? ».

— On n'en a pas !

Lucien Muller aurait pu répondre que le Real Madrid pratiquait le système D, le système Di Stefano, bien sûr. Et cela depuis dix ans qu'Alfredo est devenu le « patron » du Real Madrid.

En fait, l'organisation des Madrilènes est simple. A partir du pivot **Santamaria,** les deux arrières **Isidro** et **Pachin** et le demi **Zocco** sont en quasi-permanence devant le but de **Vicente.** L'autre demi, **Muller** et l'intérieur **Felo** (remplaçant **Félix Ruiz** blessé en fin de saison) ont également une besogne défensive dans la mesure où l'équipe est dominée. Inversement, **Zocco** a droit à quelques « sorties » si le Real attaque.

Amancio, Puskas et **Gento** sont les trois hommes de pointe de l'équipe. **Puskas** a la tâche la plus délicate car il est généralement marqué par deux adversaires. **Gento** continue à effectuer ses « slaloms » qui se terminent parfois par un bon centre, surtout s'il est latéral ou en retrait. L'autre ailier **Amancio** est beaucoup plus varié dans son jeu, aussi rapide si ce n'est davantage aujourd'hui que **Gento,** plus percutant et plus efficace par ses rabattements fréquents au centre du terrain. C'est l'atout numéro un du Real Madrid actuel.

Quant à **Di Stefano,** il reste ce monstre sacré du football, qui abat toujours un travail extraordinaire, même si sa cadence de jeu a quelque peu baissé par rapport à ses plus glorieuses années. Son instinct de la position lui permet d'être là où il faut. Ses tentatives répétées de « une-deux » généralement en collaboration avec **Puskas** constituent également des sources de grand danger pour les adversaires.

En définitive le Real Madrid est probablement l'une des grandes équipes mondiales du moment qui est la moins systématique. Certains vous diront qu'elle ne s'en porte pas plus mal...

ALFREDO LE GRAND PATRON

Alfredo à la tête de ses troupes, seul dans ce stade qui a fait sa gloire et dont il a fait la renommée, toujours assidu à l'entraînement, fier d'Alfredo junior.

LUCIEN LE FRANÇAIS

Lucien, maître d'une maison accueillante, professionnel consciencieux et Madrilène cent pour cent.

LE REAL VU PAR ANTONIO CALDERON SON "MINISTRE" DE L'INTÉRIEUR

A Côté des deux grandes personnalités que sont Santiago Bernabeu et Raimundo Saporta, Antonio Calderon est quelque peu effacé. Du moins pour ceux qui le connaissent mal. En fait, les responsabilités de cet ancien docteur en médecine sont très grandes. Car la charge de gérant d'un club comme le Real implique une somme de travail et d'initiatives très importante. C'est lui qui nous a résumé l'activité actuelle du Real Madrid.

« Pour vous donner une idée de l'accroissement du travail au Real, je vous dirai que nous comptions 150 employés en 1955 et 250 aujourd'hui.

Notre budget annuel tourne autour de 100 millions de pesetas (800 millions d'anciens francs). Rien que pour le département financier, nous sommes donc obligés d'avoir une sérieuse équipe de comptables ainsi qu'une machine I.B.M. pour les cartes de socios.

— COMBIEN EN COMPTEZ-VOUS ACTUELLEMENT ?

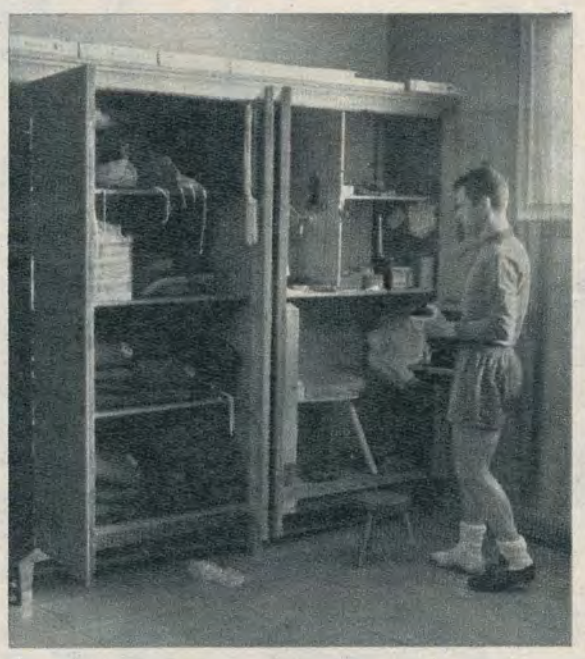
— 42.000. Mais ce chiffre est étal depuis plusieurs années, pour la bonne raison que nous ne prenons plus aucune inscription, quels que soient les demandeurs.

— REMPLACEZ-VOUS LES SOCIOS DECEDES ?

— Pas pour le moment. Nous verrons plus tard si nous devons accepter quelques-unes des nombreuses demandes qui nous sont faites actuellement. Il est possible d'ailleurs que l'on en accepte d'autres à l'occasion du changement complet des fiches. En effet, dans quelques semaines, tous nos socios seront en possession d'un nouveau carnet.

— LES ELECTIONS POUR LA PRESIDENCE SONT-ELLES AUSSI MOUVEMENTEES QUE DANS CERTAINS CLUBS ARGENTINS ?

— Absolument pas, pour la seule et unique raison que tous nos socios ont une véritable vénération pour M. Bernabeu qui en est d'ailleurs à sa vingt et unième année de présidence.



— RECEVEZ-VOUS BEAUCOUP DE COURRIER ?

— Oui, bien sûr, et nous répondons à toutes les lettres, y compris celles qui nous demandent pourquoi nous n'avons pas encore mis Di Stefano et Puskas à la retraite.

— Y A-T-IL EVOLUTION DANS LA GESTION DE VOTRE CLUB DEPUIS QUE LES ITALIENS ONT CREVE LE PLAFOND DES TRANSFERTS ?

— Oui. Le Calcio, avec ses prix de transferts énormes, nous pose de sérieux problèmes. Mais il ne faudrait tout de même pas en exagérer la menace. Les grands clubs italiens ont un peu les problèmes des grands magasins. Nous, nous n'avons pas de succursales multiples, mais nous possédons d'autres atouts d'ordre aussi bien moral que technique. Mais il est certain que cette évolution créée par les ambitions italiennes a fait mûrir l'idée de la cité sportive.

— DE QUAND DATENT LES PREMIERS PROJETS ?

— L'idée a pris corps en 1958. Mais il fallait la cristalliser, se livrer à de nombreuses études techniques et surtout prévoir des étapes progressives. N'oubliez pas que nous ne sommes pas et que nous ne voulons pas être une « société mercantile ». Les bénéfices que nous réalisons sont uniquement destinés aux investissements et au financement des installations nouvelles destinées à servir le prestige du Real Madrid.

— COMMENT SE PRESENTE LA GESTION DE LA CITE SPORTIVE ?

— Elle est autonome. Il y a un système d'abonnements annuels de cent pesetas, après quoi il y a un tarif très bas de location pour les différentes installations dont le sociétaire a besoin pour exercer son sport favori. C'est ainsi que l'heure de tennis est fixée à 15 pesetas (120 AF).

— LA VENTE DU STADE BERNABEU EST-ELLE DEFINITIVE ?

— Non, pas encore, mais elle est bien engagée. Nous n'avons pas le droit de refuser des offres aussi intéressantes pour notre club. Rendez-vous compte : 600 millions de pesetas (près de 5 milliards de francs anciens) pour trois heures seulement d'utilisation, puisque nous jouons deux matches d'une heure et demie par mois. Un enfant de six ans comprendrait ce problème et la disproportion entre ces deux chiffres.

— AVANT L'EXECUTION DE CE PROJET, N'AVEZ-VOUS PAS RENCONTRE L'HOSTILITE DE CERTAINS MADRILENES, VOIRE DE CERTAINS DE VOS SOCIOS ?

— Si, bien sûr, on ne peut jamais contenter tout le monde et son père... Mais la quasi-totalité de nos socios nous a toujours fait entièrement confiance quant à la marche des affaires du Real. Il est vrai que jusqu'à présent, nous pouvons faire modestement remarquer qu'ils n'ont pas eu à s'en plaindre.

— Y A-T-IL EU EVOLUTION EN CE QUI CONCERNE LES CONCOURS DE PRONOSTICS ESPAGNOLS ?

— Oui, en ce sens que le chiffre d'affaires augmente constamment. Nous ne sommes pas encore arrivés au niveau du Totocalcio, mais, par exemple, l'un des derniers vainqueurs a touché 6 millions de pesetas (48 millions d'anciens francs). C'est d'ailleurs un Français de Casablanca qui fut l'heureux élu.

— QUELLES SONT VOS RELATIONS AVEC LA TELEVISION ?

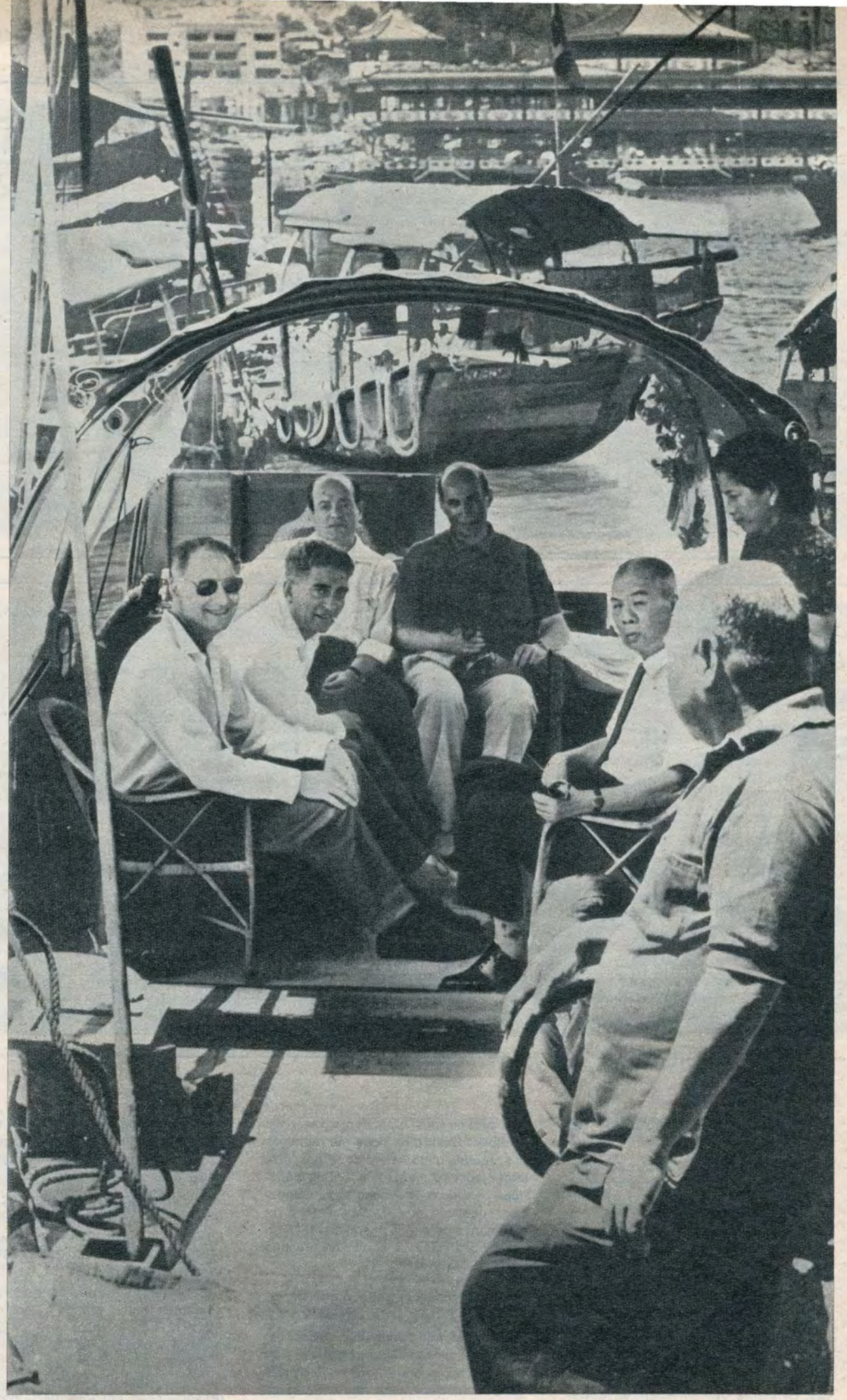
— Délicates, bien sûr, et il ne peut pas en être autrement. En effet, ce problème ne nous est pas particulier, mais il est fonction de beaucoup d'impondérables comme le nombre de récepteurs, l'importance du match, sa qualité présumée, etc. Chez nous également, en Espagne, l'amélioration du niveau de vie, les premières fièvres de l'automobile créent une situation extrêmement changeante. Il nous faut y veiller.

— QUE PENSEZ-VOUS DU « DEVENIR DU REAL » ?

— Je crois que le football est à la fois un sport bien sûr, mais aussi un spectacle, et c'est ce qui le rend si émouvant. En fait, l'évolution d'un club comme le nôtre peut se traduire par une courbe qui serait une sinusoïdale. Nous avons certes atteint un sommet avec le Real il y a quelques années, mais on a l'impression qu'actuellement tout revient à un point d'équilibre.

Il n'en demeure pas moins que nous devons toujours penser à l'avenir. C'est d'ailleurs passionnant. »

Hong-Kong vu d'une jonque. Robert Domergue et les dirigeants, MM. Junqua, Bacharzina et Lenclud, jouent les parfaits touristes.



UNE EXCLUSIVITÉ DE

Football MAGAZINE

DIX JOURS

VÉCUS ET RACONTÉS PAR ROBERT DOMERGUE ET SES VALENCIENNOIS RECUEILLI PAR VICTOR PÉRONI

一九六四年四月廿三日　星期四　正午報　庚辰年三月十二日　第五版

法國雄師

馬查那　美　日　馬士奇　潘　美　普華利　高　式　堅　諾　高地亞　高　祈　麥尼蒂　基　朗

港聯健兒

華倫仙尼有哈林作風

法軍演出必出黑比池更悅目

唯港聯輸波紀錄決不會大

正午報

虞美人

身形矯卿多奇妙，
正拈花枝笑。
好演當銀有佳人，
關不住，關關鬧。
健兒雄，
自由傳統風流慣，
紀律偏累極，
擲花過地日深情，
意是球迷心自憶溫馨。

（雪伊律小姐任選錄反郵花郵球迷而作）

何況這是一支法隊對國旗的親善便衣球隊。

當年那我能他是像給林之作風呢？這是前天看賽前時的感覺，所看到的，已是半場後球中的緊張七八個人，有一搭沒一搭的等開球，一切報「緩樂至上主義」，都方式，正與國風的哈林風人堅球如出一轍，因此，他們在球場上有時，必令觀眾感心，很，辨起來，却不一定成績特高，尤其是不會像黑池那樣「踢若踢得」，假如一開頭就把主動打得（世六零星落後時，那是會大多數人看了下一場球之後所起的早在前半時，去買出「人

大隊

港

Onze Français en vedette sur les huit colonnes du plus grand journal de Hong-Kong (ci-dessus), puis sur le plus grand stade de la ville avant leur premier match (ci-dessous).

A HONG-KONG

« Le Constellation survolait maintenant les côtes de la mer de Chine et approchait de la baie de Canton... Un immense trou creva soudain la base des nuages et, du fond de l'espace, une étendue d'eau étincelante surgit, semée d'îles sans nombre. Elles n'étaient que des morceaux de rocs ancrés dans la mer, tantôt nues et tantôt boisées ; et toutes sauvages et désertes. Toutes, sauf une. Par contre sur celle-là, il n'y avait pas un pouce qui fût libre. Sous les feux du soleil, on apercevait un hérissement gigantesque de murs et de toits, une masse d'édifices compacte et soudée comme un bloc.

Cette île était Hong-Kong... »

Cette première vision de Hong-Kong que décrit Joseph Kessel dans son livre « Hong-Kong et Macao », dix-huit Français — l'équipe

DIX JOURS A HONG-KONG

de Valenciennes et ses dirigeants — l'eurent également trois jours après avoir disputé leur demi-finale de Coupe de France au Parc des Princes contre Lyon. Ils avaient joué le vendredi soir. Ils avaient quitté Orly le dimanche matin et le lundi à 19 h 10 ils se posaient sur l'aérodrome de Kai Tak dont la piste construite par des Français se termine dans la mer.

Les joueurs de Valenciennes qui, la saison dernière, avaient visité New York et sont allés cette saison en Pologne étaient émerveillés du spectacle.

« La baie de Hong-Kong est quelque chose d'inoubliable ! », raconte Robert Domergue, l'entraîneur de Valenciennes, qui a rapporté mille souvenirs de ce voyage.

On se souvient sans doute que le consul de France à Hong-Kong avait demandé à ce qu'une équipe française vînt dans cette colonie anglaise. **« Elle fera,** avait-il dit, **une bien meilleure propagande que n'importe lequel des diplomates. »** Surpris et amusé, le Quai d'Orsay s'adressa donc au secrétariat d'Etat aux Sports qui, à son tour, demanda à la Ligue nationale d'expédier une équipe à Hong-Kong.

La Ligue désigna Valenciennes. Et les Valenciennois sont revenus radieux de ce périple avec des souvenirs plein les yeux. Eux, pour la plupart anciens mineurs de fond, n'auraient jamais eu l'occasion d'un tel voyage merveilleux sans le football, ce sport et « métier-jeu » qui aide mieux que tout à la connaissance du monde.

AMBASSADEURS

Ils ont vu une ville grouillante où s'entassent près de quatre millions d'habitants, presque tous Chinois.

Ils ont visité tout ce qu'il y avait à voir : City Hall le lendemain de leur arrivée, puis, le soir, ils sont allés faire une visite en voiture autour du Pic (The Peak à Hong-Kong où, évidemment, tout le monde parle anglais). On y accède généralement par un petit funiculaire. C'est une promenade classique. De là on a une vue manifique sur la baie, Kowloon (qui est la pointe du continent) et Hong-Kong.

Ils ont également vu le célèbre « village flottant » des pêcheurs d'Aberdeen dans le sud de l'île. Ils n'ont cessé de s'étonner au spectacle de ces milliers de pêcheurs qui vivent sur leurs sampans, barques de pêche plus ou moins bâchées. Et comme ce sont des Français, ils se sont arrêtés au restaurant flottant de renommée mondiale « The Tai Pak restaurant ».

Nos ambassadeurs du football ont également visité le plus curieux des jardins qui se puisse voir au monde, un jardin extraordinaire baptisé « Jardin du Tigre » et qui foisonne de temples et de monuments chinois. Ils sont allés faire du shopping et des achats. Ils ont appris qu'à Hong-Kong, soit au marché de nuit à Kowloon, soit dans la rue du « marché aux Puces », qui se trouve en contre-bas du temple chinois et où fourmillent les petits antiquaires, le « marchandage » est une pratique tout à fait courante.

Il suffit de discuter le sourire aux lèvres. Et aussitôt la marchandise vous est proposée avec un rabais de 15 pour cent sur le prix initialement proposé.

Mais l'acheteur se doit surtout de proposer un prix qu'il est disposé à payer. Les bonnes manières commerciales chinoises n'admettent pas que le vendeur ou l'acheteur se rétractent après avoir fixé un prix. A chacun de réfléchir avant de parler.

Nos Français ont été très étonnés de ces méthodes terriblement officielles là-bas.

UN STEAK-FRITES A KOWLOON

Ils ont été également étonnés de trouver au restaurant des Ambassadeurs, à Kowloon, où ils étaient allés dîner le lendemain de leur premier match, un Français régnant sur les cuisines. Etabli à Kowloon depuis de nombreuses années, le brave homme, tout heureux de cette visite, se mit entièrement à la disposition de l'équipe et, pour commencer, il leur fit servir des steak-frites. Pour la première fois depuis cinq jours, les joueurs de V.A., leur entraîneur Robert Domergue, MM. Lenclub, Bacharzina et Junqua se sentaient presque dans une ambiance « parisienne ». Mais Valenciennes (à qui le consul de France fit porter 12 bouteilles de Bordeaux, cadeau combien apprécié) n'était pas venu à Hong-Kong uniquement pour visiter l'île et ses beautés et, si certains joueurs eurent la chance de se baigner dans la mer de Chine, Robert Domergue sut avec tact leur rappeler qu'ils n'étaient pas là uniquement pour faire du tourisme.

Arrivés le lundi soir, les joueurs de V.A. allaient faire connaissance le lendemain à 9 heures avec le Hong-Kong Stadium, un stade de 30.000 places qui sont réparties sur trois côtés seulement, stade à la pelouse sèche mais plate et abondante. Par une température de 29 degrés, Domergue commença sa séance d'entraînement et, à la fin, les joueurs durent aller se doucher à leur hôtel. A Hong-Kong, en effet, il y a un délicat problème de l'eau. Celle-ci est rationnée et tous les robinets que l'on trouve ne marchent que trois heures par jour.

Les joueurs allaient d'ailleurs devoir s'entraîner de nouveau à 17 heures, car, le matin, les journalistes n'avaient pu, pour des raisons impérieuses, assister à l'entraînement. C'est au cours d'un déjeuner de presse que Domergue fut informé de cette demande des 80 journalistes sportifs qui travaillent dans les 17 quotidiens de l'île.

L'entraînement de l'après-midi fut évidemment bien moins poussé, mais tous, avec une grande gentillesse, le comprirent fort bien. Domergue dut répondre à des quantités de questions, notamment celles sur la tactique employée par les Français.

LES PARIS

Cela intéressait au plus haut point ses interlocuteurs, car les équipes à Hong-Kong en sont restées à un strict W.M.

Domergue s'amuse encore en racontant que la veille du match on vint le trouver pour lui dire : **« Et surtout, quoi qu'il arrive, nous vous demandons de terminer le match. »**

Comme il est curieux de nature, il trouva vite l'explication à cette curieuse démarche : à Hong-Kong de formidables paris sont engagés sur les matches de football. Or, un jour de 1961, on dut rembourser les parieurs parce qu'un match avec une équipe brésilienne n'avait pu se terminer. Donc, un impératif : quoi qu'il arrive, terminer la rencontre !

C'est pourquoi un interprète se trouve en permanence au bord de la touche, prêt à intervenir s'il y a un incident (joueur blessé) pour que le jeu puisse continuer.

Domergue devait avoir également un autre objet d'étonnement amusé. Il avait demandé à ce que ses joueurs offrent des fleurs au public. On s'effara d'abord, puis on lui répondit qu'il fallait en parler au chef de la police. Finalement, Domergue obtint l'autorisation de fleurir les spectateurs, mais sans lancer ces fleurs et seulement en les offrant aux dames.

Le public du stade se montra enchanté de l'initiative des Français. C'est le jeudi, en nocturne que V.A. disputa son premier match contre une sélection de Hong-Kong. La rencontre était arbitrée par une équipe de trois Chinois **« qui,** explique Domergue, **étaient assez larges sur la question du hors jeu. Cela m'a d'ailleurs amené à revoir mes batteries pour le match suivant. »**

LES NOTES DE DOMERGUE

Voici les remarques faites par Domergue à l'issue de cette première rencontre :

- L'entraîneur sur le banc de la touche est entre le docteur et l'interprète. Il n'a pas le droit de parler.
- Sur un coup franc, les joueurs se retirent à 10 yards sans contestation aucune.
- Ils ne parlent pas à l'arbitre pendant le jeu, quelles que soient ses décisions. Les joueurs doivent jouer seulement au sifflet.
- Ils ne doivent pas jouer au « ripopo » s'ils mènent au score (c'est-à-dire qu'ils ne doivent pas monopoliser la balle avec une certaine ostentation comme le firent les Hongrois contre la France).
- On ne doit pas jouer brutalement et les arbitres sont très sévères sur ce plan.

Le deuxième match, les Valenciennois devaient le jouer le dimanche 26, toujours par une température de 29° et beaucoup d'humidité. Cette fois-ci V.A. eut affaire à une équipe meilleure que la précédente puisque cette sélection avait battu la Corée, le Japon, la Malaisie, la Thaïlande, le Viet-Nam et l'Indonésie, mais les poulains de Domergue surent remporter une tranquille victoire qui fit beaucoup d'impression sur la presse chinoise.

Mais elle provoqua quelques pointes d'humeur dans les quotidiens anglais qui n'avaient pas tellement semblé apprécier ce voyage de Valenciennes à Hong-Kong où l'on peut dire maintenant que les quelque 20.000 spectateurs qui assistaient à cette deuxième rencontre ont peut-être une toute petite idée de l'existence de notre pays grâce à V.A.

On aurait d'ailleurs voulu, là-bas, que Domergue ait le temps de faire quelques conférences pour développer les théories françaises et parler d'un sport qui, à Hong-Kong, compte plus que tout et fait, avec les courses de chevaux, le cinéma et le mahjong, partie des distractions les plus populaires.

Ce voyage effectué entre un match de Coupe et une journée de Championnat, Robert Domergue et ses joueurs ne sont pas près de l'oublier. Il a été instructif sur tous les plans et les footballeurs de V.A. se sont révélés de merveilleux ambassadeurs dont leur entraîneur — un extraordinaire meneur d'hommes — se plaît à reconnaître le comportement élégant et pour tout dire très français.

Pendant tout leur séjour à Hong-Kong, les joueurs de V.A. n'ont d'ailleurs cessé de penser à l'infortuné Joseph Bonnel qu'un rappel en équipe de France avait privé de ce magnifique voyage. Aussi lui ramenèrent-ils des quantités de souvenirs... C'est simple et gentil comme geste, mais il fallait y penser !...

● Ce voyage de propagande a coûté 100.000 F au gouvernement.

LE FOOTBALL A HONG-KONG

- **1.000 licenciés.**
- **16 terrains.**
- **Deux compétitions** : Championnat et Coupe.
- **Trois Divisions** : Première à 12 clubs ; Deuxième à 14 ; Troisième A et B avec respectivement pour cette saison 7 et 9 clubs. Soit au total 43 équipes.
- **39 entraîneurs** diplômés par la Fédération.
- **70 arbitres** dont 7 européens.
- **Les matches** se jouent devant 15.000 spectateurs (en moyenne).
- **Les prix** des places sont de 1,20, 2,40 et 3,50 dollars Hong-Kong (c'est-à-dire 1,05, 2,10 et 3 F).
- **Le Championnat** débute en octobre pour se terminer dans la première quinzaine de mai.
- **On joue** le samedi et le dimanche.
- **Les joueurs** ne sont pas officiellement professionnels mais ils sont pourtant payés (les premières questions posées à Domergue ont été pour lui demander combien gagnaient les joueurs français, comment les payait-on, etc.).
- **Les clubs** sont soit de simples associations sportives soit des clubs franchement corporatifs tels que le Hong-Kong Telephone C° Sports Association qui a les couleurs du Racing Club de Paris.
- **La couleur** dominante dans les maillots est le jaune. Sur les 43 équipes qui participent au Championnat, neuf arborent des maillots où le jaune alterne soit avec le noir, soit avec le blanc, soit avec le rouge.

Nos photos, de haut en bas :

Toute l'équipe de V.-A. à la sortie d'un entraînement devant la porte d'entrée du stade de Hong-Kong.

Goutorbe, Matzki et Masnaghetti découvrent les curiosités du Sea Palace, pittoresque restaurant flottant.

Goutorbe, Mayet et Masnaghetti ont mangé beaucoup de riz pendant dix jours et ils manient la baguette avec dextérité.

Robert Domergue initie sa femme et ses deux filles aux secrets des baguettes.

LE CARNET DE BORD DE ROBERT DOMERGUE

Robert Domergue a le virus du football, et ce voyage à Hong-Kong a été pour lui une expérience prodigieusement intéressante. Attentif à toutes choses, curieux de tout, intéressé par tout, Domergue a tenu une sorte de tableau de bord. Le voici dans ses grandes lignes :

DIMANCHE 19/4

● **Décollage** d'Orly à 10 h 40 à bord du Boeing 707 « Château de Blois ». A bord, une hôtesse japonaise en geisha. Le steward est un ami de Pierre Boulet l'ancien joueur du Racing et de Jacques Foix. Nous sommes tout de suite en pays de connaissance.

● **12 h 25 : Rome,** première escale. Elle se prolonge à cause d'une panne. On déjeune à l'aérodrome : minestrone, spaghetti, poulet, gorgonzola.

● **16 h 40 : départ pour Tel-Aviv** avec plus de quatre heures de retard. L'hôtesse nous annonce que l'on survole Capri, la Crète, le Péloponèse, mais l'avion vole si haut que tout cela est difficile à voir.

● **20 h 30 : nous arrivons à Tel-Aviv** après avoir survolé la ville toute illuminée. Après une courte escale, nous reprenons notre vol. Mais pour aller de Tel-Aviv à Téhéran, nous devons faire un crochet par Ankara. En effet, ayant fait escale en Israël, nous n'avons pas le droit de survoler la Syrie...
Repas en vol. Nous évoquons les prochains Jeux Olympiques avec les Japonais qui sont montés à Rome.

● **23 h : arrivée à Téhéran.** Changement d'équipage.

LUNDI

● **3 h 10 du matin : départ de Téhéran.** Nous sommeillons.

● **8 h 30 : nous arrivons à New Delhi.** Depuis plus d'une heure, la clarté a envahi la cabine de l'avion et le soleil est déjà haut. Il fait 29°. Interdiction de quitter le bord. Une demi-heure d'escale seulement et nous reprenons notre vol. Sur notre gauche, nous apercevons l'Everest. Direction Bangkok (Thaïlande), par Calcutta, Rangoon (Birmanie). A midi, nous passons à la verticale de Calcutta. Une heure plus tard, nous sommes au-dessus de Rangoon.

● **13 h 30 : escale à Bangkok.** Les cartes postales que nous allons envoyer coûtent 2,50 dollars Hong-Kong (2,10 F).

● **15 h : envol pour Hong-Kong** où nous nous posons à Kai Tak Airport à 19 h 10. C'est là que nous attendent Lee Man kit, le Chairman (Président) de la Commission de Réception de la Fédération de Hong-Kong, le secrétaire de la Fédération Joseph Wong et un attaché du Consulat français. Conférence de presse à l'aérodrome et transport par bus et ferry-boat de Kowloon dans dans l'île même de Hong-Kong.

● La sélection de Hong-Kong jouera le 14 juin à Valenciennes.

● Le docteur Lenclud, Président de V.-A. n'est pas prés de se pardonner cette bévue : il n'avait pas emporté sa caméra sous prétexte qu'elle était trop lourde. Il l'a regretté pendant tout son séjour.

En bateau-mouche sur la Seine sous les tours de Notre-Dame.

Au zoo de Vincennes, auprès des girafes.

Au premier étage de la Tour Eiffel pour découvrir Paris.

Sur un banc de tribun pour un pique-nique

QUAND LE FOOTBALL N'EST QU'UN PRÉTEXTE

Le prétexte de ce voyage : un tournoi et, bien sûr, une Coupe. Celle destinée à faire revivre René Dunan et son amour pour l'A.S. Cannes.

TEXTE ET PHOTOS DE MARYSE DUFAUX

Pour la première fois cette année, la Coupe René Dunan s'est déroulée dans sa forme définitive. Selon le vœu de ce journaliste ancien dirigeant de l'A.S. Cannes, les minimes de son club, mais aussi ceux des deux finalistes de la Coupe de France, c'est-à-dire les minimes de Bordeaux et de Lyon, ont été invités à Paris pour disputer un tournoi avec l'équipe du Racing et assister ensuite à la finale de la Coupe.

Ces voyages et ce tournoi sont organisés et offerts par les « Amis de René Dunan, supporters cannois de Paris ». Et pour que ces enfants, dont la plupart viennent à Paris pour la première fois, n'accomplissent pas ce voyage que pour le football, ils sont promenés dès la veille en une visite de la ville épuisante et merveilleuse. Et c'est ainsi que le football devient pour eux livre d'images.

Le soleil est si beau qu'il ressemble à celui de Cannes quand les deux cars s'arrêtent devant la porte du zoo de Vincennes. L'un vient de ramasser aux gares de Lyon et d'Austerlitz les trois équipes minimes qui doivent participer au tournoi, l'autre arrive directement de Cannes avec une quarantaine d'enfants, tous juniors, cadets ou minimes de l'A.S. Cannes, et qui ont mérité ce voyage.

Aucun d'entre eux, évidemment, que ce soit en car ou en train, n'a fermé l'œil de la nuit, c'est du moins ce qu'ils affirment. Dès la descente du car, on se retrouve devant les éléphants ou les ours, avec des cris et des rires, nés de la fête. Quelques instants plus tard, c'est à notre tour de déjeuner, tandis que de l'autre côté de la vitre des guépards couchés dans l'herbe se repaissent de quelques kilos de viande. Les enfants se regardent, se jaugent à la dérobée entre deux bouchées de brioche, parce qu'aujourd'hui ils ne se connaissent pas et que demain ils seront adversaires... « Dis, tu as vu les Bordelais ? Ils sont bien plus grands que nous ! »

Comme les guépards se lèchent les babines, nous repartons. Ailleurs, nous assistons à la douche des phoques, aux premiers saluts des singes, à la sortie hautaine des girafes. La visite au zoo n'est pas prévue seulement pour amuser les jeunes voyageurs, mais aussi pour les occuper. Entre l'arrivée matinale et le moment de s'installer à l'hôtel, il faut laisser couler quelques heures. Mais elle amuse, permet déjà aux enfants de se côtoyer et ouvre le livre d'images à l'heure exotique.

Nous arrivons à l'hôtel par des rues de marchés où courent les ménagères. Les équipes, reprises en main par des dirigeants sérieux et dévoués, prennent possession des chambres... et du téléphone. Mais comment résister à ce jeu ? Nous allons chercher de petits tubes pour le tirage au sort des matches du lendemain, les enfants mettent une cravate, nous sommes attendus au « Claridge », sur les Champs-Elysées.

Nouvelle expédition. Comme ces enfants ne peuvent pas visiter Paris sans prendre le métro, les cars s'en vont à vide. Chaque adulte prend en charge une dizaine d'enfants, et je pars avec la première équipe. Vous voyez ? On descend sous terre, on regarde le plan. Pour chaque ligne vous prenez le nom de la dernière station, c'est simple comme tout. Mais je les recompte vite, ce n'est pas le moment d'en égarer un seul. Ils restent plongés sur le plan et n'ont qu'une question : « C'est quelle station, pour le Parc des Princes ? »

Sur les Champs-Elysées, le soleil aidant on se sent vraiment en vacances. Regardez cette avenue, c'est probablement l'une des plus belles du monde. Les enfans se penchent : « Elle n'est pas mal... Elle doit venir tout juste après la Croisette... »

Dans les salons du « Claridge », l'élite du football nous attend. Il y a là Mme Dunan, M. Rheims, ancien président de l'A.S. Cannes, M. Barcy et M. Vidal, président et vice-président des « Amis de René Dunan », des journalistes presque aussi nombreux que pour la finale de la Coupe d'Europe, Georges Guétary et Albert Préjean. On remercie les supporters cannois de Paris qui réunissent les fonds pour organiser ce voyage, on souhaite la bienvenue aux enfants qui sont entrés, intimidés, sous les applaudissements. On offre des fleurs et des vases venant tout droit de Vallauris, on me charge du tirage au sort. Les tubes sont tellement bien faits qu'il est impossible d'en tirer les papiers. M. Rheims a, par bonheur, une épingle ; quelqu'un murmure : « On voit que vous n'avez pas l'habitude de manger des bigorneaux... » Pour finir, Bordeaux rencontrera le Racing, et Cannes Lyon.

bune
ıe improvisé.

Les jeunes Lyonnais avaient tout prévu même la victoire en Coupe de l'O.L.

Voyage, visite de Paris, matches, qu'il fait bon dormir quand on a quinze ans.

Pendant le temps du déjeuner, les enfants se regardent avec d'autres yeux, ils se jaugent à nouveau, mais cette fois avec plus de précision, connaissant leurs adversaires. Ensuite nous retrouvons les cars, puis la Seine. Et voyage en bateau...

Pleins de bonnes intentions, nous écoutons l'hôtesse : à gauche la place de la Concorde, à droite le Palais Bourbon, à gauche le Louvre, à droite Saint-Michel, à gauche les jardins du Vert-Galant « ...qu'aiment tout particulièrement les artistes, les clochards et les amoureux ». « Ils ont tous les mêmes goûts ? » demande une petite voix. Ile de la Cité, île Saint-Louis. Après avoir courageusement lutté, quelques têtes blondes et brunes se couchent sur l'épaule des voisins. Voyageurs d'une mauvaise nuit, partis tard et levés tôt, les Lyonnais ne résistent plus à la chaleur et au balancement de l'eau. Nous avons tous envie de les imiter. Au moment de débarquer, nous réveillons nos endormis, que la sieste a mis de mauvaise humeur.

Le marchand de glaces, fort à propos, nous rafraîchira les idées.

Et puis, parce que les « Amis de René Dunan » veulent que ces enfants soient gavés d'images, c'est la visite de la Tour Eiffel. Un ascenseur et nous avons Paris à nos pieds : « Qu'est-ce que c'est cette maison ronde ? — La maison de la Radio. — C'est là qu'est Thierry la Fronde ? » Et puis évidemment : « Colombes, c'est dans quelle direction ? »

Dans la hauteur vertigineuse de la Tour, nous perdons nos adolescents qui rencontrent à tous les étages des supporters bordelais ou lyonnais venus pour la finale de demain et qui en profitent, eux aussi, pour visiter la ville. Quand, enfin, nous en avons regroupé une dizaine (ils sont près de quatre-vingts), les voilà qui disparaissent à nouveau. Et nous voici courant, poussant, cherchant à les rejeter vers les ascenseurs, puis vers les cars.

La chaleur nous tue ; dans leur programme chargé, les « Amis de René Dunan » ne l'avaient pas prévue. Je commence à m'inquiéter sérieusement. Ces enfants tiendront-ils debout, demain matin, pour jouer deux matches ? On m'affirme qu'à leur âge on récupère très vite. Je le souhaite pour eux ; quant aux adultes, on a l'impression qu'ils vont s'écrouler d'un instant à l'autre.

Nous sommes enfin tous dans le car pour le retour à l'hôtel. « Combien doivent-ils être ? demande quelqu'un. — Trente-deux, répond une voix. — Bon, alors j'en ai deux de trop, ils sont trente-quatre. — Ah ! non, dit la voix, ils doivent être trente-cinq... — Alors il m'en manque un... »

Il se retrouve assez facilement devant le marchand de souvenirs. Nous reprenons la route. Quelques plaisanteries, on commente en se moquant nos précieux renseignements : « A droite un cheval, à gauche un monsieur... » Un enfant murmure : « Moi, dans ma chambre, il y a un lit grand comme ça... » Un autre affirme que dans sa chambre il est bien plus grand encore. Sont-ils descendus dans un hôtel spécialisé dans les grandes tailles ? Mais ils sont tellement fatigués, tellement épuisés qu'ils imaginent leurs lits comme des îlots énormes où ils pourront enfin dormir. A huit heures du soir, ils dormiront tous. Nous, nous prenons connaissance du programme du lendemain, nous calculons les heures des matches, nous passons la soirée en parlant de football, et M. Varreau, entraîneur des minimes cannois, se demande pour la deux cent trente-quatrième fois si ses joueurs vont gagner demain...

Un dimanche se lève sur Paris, un dimanche qui devrait être ensoleillé, un dimanche de finale. Entre le chocolat et le croissant, on met la dernière main aux équipes. Dans le car on fait l'appel, personne n'est oublié, et nous voilà en route vers Colombes. Champs-Elysées, rond-point de la Défense, petits pavillons de l'aube, et, au bout du chemin, un stade vieillot. C'est « ça », Colombes ? Eh oui, c'est « ça ». J'apprends alors que les Hespérides, le stade de Gerland et le municipal de Bordeaux sont cent fois mieux. Ils descendront tout de même jusqu'au terrain et, après avoir posé un pied de connaisseur, admettront que la pelouse n'est peut-être pas si mal que ça.

Pour ces enfants, c'est le moment de jouer. Cannes va tranquillement battre Lyon, tandis que sur un autre terrain, Bordeaux et le Racing, quatrième comparse, devront commencer par débarrasser une pelouse de buts plantés en travers. Le capitaine des Girondins, qui veut rester dans l'esprit strict des lois du jeu, contrôle avec sérieux les licences des adversaires, haussant les épaules avec raison aux plaisanteries que des adultes se croient autorisés à lui faire. Malgré tout, son équipe sera battue.

En finale des perdants, une heure après, Lyon gagnera aux penalties, tandis que pour la « grande finale » (la plus importante, me dira-t-on, de la journée), les cadets de Cannes, devant une foule assez importante, vont battre le Racing et remporter la Coupe René-Dunan. C'était exactement ce que les supporters cannois de Paris souhaitaient.

Les enfants s'alignent sur la pelouse, remise des prix, discours, on échange des fanions, puis ils vont vite se changer, car la fête continue. Sous cette tribune désuette où la vilaine pluie du matin ne peut plus nous atteindre, on va déjeuner. Des paniers-repas sont distribués à toutes les personnes présentes, et nous voilà « saucissonnant » à Colombes le jour de la finale de la Coupe.

Derrière notre dos, la foule s'installe. On regarde, cuisse de poulet à la main, les cadets du Sud-Est s'échauffer. Nous avons l'impression d'être au bout de tout un périple dont la finale sera la fête de clôture. Quand nous retrouvons l'entrée, nous sommes prisonniers de Colombes, des gardes sont venus. Les marchands de glaces, ou de fanions, partent à l'assaut d'une foule bruyante. Mes minimes lyonnais sortent de leurs bagages deux barres blanches et un calicot où il est écrit en toutes lettres que la Coupe doit revenir à l'O.L. et nous partons nous installer en spectateurs, dans les virages. M. Barcy réussit un dernier tour de force en faisant entrer soixante enfants avec quarante billets. Nous sommes derrière les buts, dos au soleil. On encourage les cadets des deux équipes, on félicite le jeune footballeur, on applaudit la fanfare de la Garde Républicaine tout en estimant qu'elle ne vaut pas « l'Espérance du Suquet » (vieux quartier de Cannes). Les minimes lyonnais sont assez vite rassurés tandis que les minimes de Bordeaux sont, au contraire, assez vite déçus.

Quand la foule envahira le stade sur le dernier coup de sifflet, nous nous quitterons, après ces deux jours de fête. Les Cannois iront encore demain visiter Orly avant de reprendre la route avec leur car, les autres reprendront ce soir le train pour Lyon et Bordeaux.

Ils rentreront chez eux, avec mille souvenirs et mille joies dans la tête. C'était la Coupe René Dunan.

LA VIE D'UN

ELLE EST DIFFÉRENTE

AUBOUR

MARCEL AUBOUR

LYON

IL ROULE EN VOITURE SPORT ET RESPIRE LA JOIE DE VIVRE

Marcel Aubour, enfant de St-Tropez, est Lyonnais depuis six ans. Dans cette immense cuvette, surtout quand le soleil darde ses rayons, il n'est pas sans regretter la fraîcheur bénéfique qu'apporte la Méditerranée.

Mais Marcel Aubour, qui n'a guère l'occasion de se rendre dans son pays natal, sauf durant les vacances, a eu le temps de se créer de nouvelles habitudes, conservant intégralement son accent chantant de méridional, maintenant le lien familial par la présence de sa jeune sœur Yennette qui, poursuivant ses études de lettres dans la cité de la soie, partage la vie intime de son frère.

Tous deux logent au numéro 3 de la rue Sainte-Catherine, à quelques pas de la place des Terreaux qui domine l'Hôtel de Ville. Mme Deguillaume, son hôtesse, se défend d'avoir des pensionnaires : « Ici, il n'y a que des footballeurs » dit-elle, non sans fierté.

« Cela fait cinq ans que j'habite ici, affirme Marcel Aubour, **et croyez-moi, je n'ai guère envie de changer. Ici, pas de problème. Je sais que la nourriture est saine, je n'ai pas besoin d'observer le moindre régime, je mange en toute confiance. Une seule raison pourrait me faire partir : le mariage** (Marcel qui reçoit une dizaine d'offres matrimoniales tous les matins, n'y songe nullement pour le moment). **C'est pourquoi, Combin et Rambert, qui ont longtemps habité avec moi, ont dû chercher un appartement. Parfois, ils reviennent d'ailleurs manger ici, où je suis le seul professionnel avec plusieurs joueurs**

SUITE PAGE 30

UN REPORTAGE
DE MICHEL LEBRET
PHOTOS MARCEL RIAS

A un moment où le statut du joueur professionnel et la formule du professionalisme sont remis à l'ordre du jour et de nouveau discutés, « Football Magazine » a vécu quelques jours avec deux footballeurs pros tout à fait différents. Différents dans la vie quotidienne, dans les moyens financiers, dans la renommée, dans le travail et dans les distractions.

L'un, Marcel Aubour, appartient au grand club d'une grande ville, Lyon. Il vient de gagner la Coupe de France, il est inter-

FOOTBALLEUR

SELON QU'IL S'APPELLE OU ORIOT

national. Il est devenu l'idole de toute la jeunesse française. L'autre, Michel Oriot, joue au Red Star, c'est-à-dire dans un club de Seconde Division qui ne roule pas sur l'or et qui occupe une position modeste dans l'échelle des valeurs. Oriot vit d'une façon anonyme, en père tranquille, et fait consciencieusement son métier de footballeur. Il n'a pas (encore) décroché la célébrité, mais fait partie tout de même de la masse des joueurs pros qui font le football français.

MICHEL ORIOT

RED STAR

IL VOYAGE EN DEUXIÈME CLASSE ET CONSTRUIT SA MAISON

7 h 30 ! Le soleil du printemps filtre à travers les volets clos. Michel Oriot, footballeur du Red Star, se lève. Toilette ; petit déjeuner : café, biscottes, confiture et en route pour Paris.

La Floride rouge attend devant la porte. Oriot habite Goussainville, une charmante localité de la banlieue nord, située à une vingtaine de kilomètres de Paris. Son entraîneur Jean Avellaneda lui a fixé rendez-vous à 9 h 30, au Parc des Sports de la Courneuve. Là, il retrouve ses camarades pour le classique entraînement.

Michel Oriot est devenu footballeur professionnel sans trop y penser. Normand de bonne souche, il vint à Paris pour travailler ; dessinateur industriel aux Etablissements Labinal, il joua dans l'équipe corporative ; puis, il signa à Saint-Leu-la-Forêt, un club de promotion d'honneur, entraîné par Nuevo, l'ancien Audonien... Vous voyez d'ici l'enchaînement. Un beau jour, il y a de cela trois ans, sur les conseils de son entraîneur, il prit le chemin de Saint-Ouen pour y commencer une carrière de stagiaire.

Mais, ce garçon calme et doux, qui a gardé de ses orignes campagnardes, un goût immodéré pour la nature, n'aime guère l'ambiance bruyante des grandes villes. Après l'entraînement, il prend cependant ses repas chez Mme Guyon qui tient restaurant face au stade de Paris. La brave femme a nourri des générations de Red Starmen, c'est une vraie mère-poule pour les joueurs.

L'ambiance y est infiniment sympathique mais Oriot ne s'at-

SUITE PAGE 30

UN REPORTAGE
DE JACQUES ETIENNE
PHOTOS ROGER KRIEGER

amateurs, ma sœur étant le seul pensionnaire féminin de la maison. »

Avec Nestor Combin, Marcel Aubour est le seul à résider en plein centre de Lyon, les autres joueurs habitant la périphérie comme Di Nallo, ou la banlieue, surtout Villeurbanne comme Rambert et... Lucien Jasseron.

Footballeur gâté par une ascension vertigineuse, évoluant avec aisance dans sa voiture de sport, le gardien lyonnais respire et communique à son entourage une perpétuelle joie de vivre. « **Pourquoi en serait-il autrement ?** dit-il. **Je mène une vie sensationnelle, exempte de tout souci financier, car sur ce plan, je n'ai pas à me plaindre. Je dispose de beaucoup de temps libre, que j'occupe le plus souvent en allant au cinéma dont je suis très friand.**

Je ne suis aucun régime particulier, simplement, j'évite les abus Mes loisirs sont ceux du commun des mortels, sauf peut-être le petit bal du samedi auquel je n'ai évidemment pas droit.

En ce qui concerne mon activité professionnelle, je crois que — et ceci est surtout valable pour mes camarades — nous jouons trop. Il faut compter environ soixante-cinq matches par saison. Cinquante me semblent un maximum déjà large. On parle en ce moment de la possibilité d'une trêve hivernale ; ce n'est certainement pas une solution enviable, car nous serions dans l'impossibilité de partir en vacances. Il nous faudra, pour garder la forme, poursuivre un entraînement assidu et sans doute disputer des matches amicaux. Je ne vois pas ce que cela apporterait aux joueurs ; pour les spectateurs, ça peut être différent !

A mon avis, il faut surtout empêcher la multiplicité des épreuves secondaires. Une compétition comme la Coupe de la Ligue, qui intervient dès la reprise de la saison, est une anomalie flagrante. Il faut plutôt augmenter la qualité de la compétition en réduisant le nombre de clubs à seize par exemple, et tendre à jouer systématiquement le vendredi soir, car le week-end est de plus en plus réservé aux distractions et aux sorties famliales.

Je vis intensément mon métier. Je n'ai pas encore songé comment il pourrait préparer mon avenir. Je ne pense pas continuer à vivre du football, par exemple, comme entraîneur. Je retournerai plutôt m'occuper de l'hôtel de mon père à Saint-Tropez et je jouerai le plus longtemps possible au club local, mais en qualité d'attaquant, car, après avoir été gardien toute ma carrière, mon rêve serait de marquer des buts à mon tour. »

RAPPORTS CLUB-JOUEURS

Les joueurs peuvent toujours obtenir un appartement par l'intermédiaire du club.

Chacun reçoit pour une saison, deux paires de chaussures et un équipement complet.

La tenue complète est fournie avant chaque match.

Les primes de victoire sont celles fixées par la Ligue nationale.

AUBOUR EN QUELQUES MOTS

Né le 17 juin 1940 à Saint-Tropez.

A Lyon depuis six ans.

Professionnel depuis deux ans.

Assiduité : aura joué 51 matches cette saison.

Ses distractions : celles de tout le monde.

Sa passion : le cinéma presque tous les jours.

Sa voiture : une Alfa-Romeo rouge décapotable ; sa première était une Floride.

Son logement : habite une chambre unique dans une pension réservée aux footballeurs et la tapisse de photos.

Son régime : n'en suit aucun. Simplement s'abstient de manger de la viande après les matches, comme le conseille Lucien Jasseron.

SON EMPLOI DU TEMPS DE FOOTBALLEUR

Lundi 14 h : soins et massages.
Mardi matin ou après-midi : deux heures environ d'entraînement composées d'une séance d'échauffement (une demi-heure), différentes activités et un petit match (toutes les séances d'entraînement de l'O.L. s'achèvent par un petit match).

Mercredi matin ou après-midi : entraînement composé de petits jeux sportifs, basket, hand-ball, tennis, et terminé par un petit match.

Jeudi matin : école de football. Chaque professionnel s'occupe d'une dizaine de jeunes garcons.

Jeudi après-midi : petit match.

Vendredi matin : séance de massages.

En début de saison, pendant les deux premiers mois surtout, l'entraînement est régulièrement bi-quotidien.

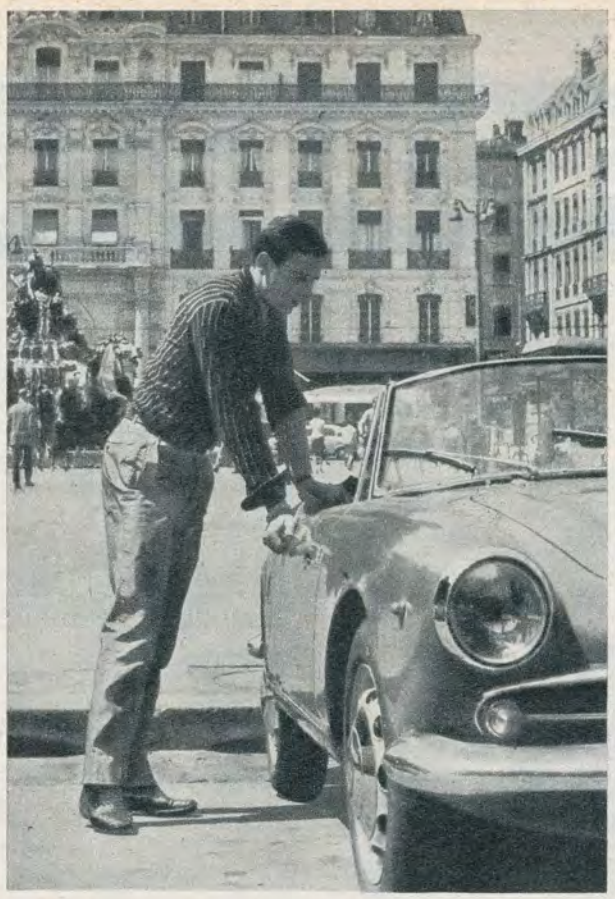
VOYAGES ET SEJOURS

Lyon occupant une position géographique privilégiée, les départs de l'équipe sont le plus souvent fixés le samedi matin. Seuls les déplacements pour Bordeaux ou Toulouse contraignent à partir dès le vendredi soir.

Depuis cette saison, les joueurs de l'O.L. voyagent en Première Classe. L'année dernière, ils voyageaient encore en Seconde.

L'avion est de plus en plus utilisé, non seulement pour se rendre à l'étranger, mais depuis peu, pour aller à Paris, Nice ou Monaco.

Lorsque l'O.L. doit jouer à domicile, il se retire très fréquemment au vert à Yzeron (800 m d'altitude, 30 km de Lyon). Le transit s'effectue le vendredi après-midi, et les Lyonnais s'installent comme chez eux à l'hôtel du Cheval-Blanc, où ils ont leurs petites habitudes.



AUBOUR MARCEL

LYON

MARCEL AUBOUR
Un international lyonnais sur la place des Terreaux, fidèle et intéressé lecteur de « L'Equipe », pensionnaire sage et toujours affamé, frère attentionné et protecteur d'une sœur... qui surveille son courrier.

MICHEL ORIOT

RED STAR

MICHEL ORIOT
Un footballeur audonien qui sait cultiver son jardin et tailler ses arbres fruitiers, qui bâtit lui-même sa maison au Thillay, qui apprécie le calme de la pêche à la ligne et le charme des oiseaux.

IL VOYAGE EN DEUXIEME CLASSE...

tarde pas, il reprend le volant de sa voiture et fonce vers Le Thillay, un vrai petit coin de campagne où l'on croise dans la rue de placide chevaux tirant d'énormes tombereaux. Pour Michel, Le Thillay c'est un peu le paradis sur terre : **« Avec mes premiers gains de footballeur « pro », j'ai acheté sur ce coteau, 2.000 m2 de terrain,** nous dit-il, **cette maison préfabriquée, je l'ai construite de mes mains et je l'offrirai à mes beaux-parents. Pour ma famille, je forme des projets ambitieux, je rêve d'habiter un jour un chalet suisse avec une grande cheminée, des meubles anciens, une baie vitrée sur la terrasse. J'ai la chance de posséder un vaste terrain dénudé, je commence à y planter des arbres ; plus tard, ce sera une véritable petite forêt, j'aurai aussi un chenil, car j'ai une passion pour les animaux ; je fabriquerai un bac à poissons... Bref, ce ne sont pas les idées qui me manquent ! »**

Il s'agit, évidemment, de les réaliser. Et pour cela, Oriot a quitté le travail de mécanographe qui l'occupait tous les après-midi chez Martini : **« Je ne regrette pas cette période,** assure-t-il, **car elle m'a permis d'acheter une voiture. C'est pour moi un instrument de travail indispensable. »**

Ce n'est pas un dévoreur de kilomètres ; il préfère employer les nombreux loisirs que lui procure son métier, à bâtir la maison de ses rêves. Arrivé au Thillay, il enfile un short, se coiffe d'un vieux chapeau et se transforme en maçon, peintre, menuisier ou électricien. Depuis un an, il travaille ainsi. **« Je fais tout par moi-même, nous** confie-t-il, **en cherchant à dissimuler un sentiment (très légitime) de fierté ; j'apprends tout les jours, mais c'est une aventure passionnante. On peut voir le résultat de ses efforts... Ce n'est pas toujours vrai en football ! »**

ORIOT EN QUELQUES MOTS

Né le 6 septembre 1939 à Villerville (Calvados).
Au Red Star depuis trois ans.
Assiduité : aura joué 55 matches cette saison (son club dispute beaucoup de matches amicaux).
Ses distractions : la pêche, les promenades à la campagne.
Sa passion : la construction de sa maison.
Sa voiture : une Floride.
Son régime : assez sévère, mis au point par le docteur Creff (a tendance à prendre du poids).

SON EMPLOI DU TEMPS DE FOOTBALLEUR

Lundi : soins et massages.
Tous les jours (sauf le samedi) : entraînement tous les matins de 9 h 30 à 11 h 30 (car la plupart des joueurs travaillent l'après-midi). En début de saison, les Audoniens vont s'entraîner au stade de la Banque de France dans l'île de Bougival (pour l'oxygénation).

VOYAGES ET SEJOURS

L'équipe voyage souvent la nuit qui précède les matches (couchettes 2e classe).
Le Red Star profite du déplacement pour disputer, le lendemain de la rencontre de Championnat, un match amical chaque fois que c'est possible.
Jamais de mise au vert.
Rarement de beaux voyages... Cependant les joueurs du Red Star vont se rendre prochainement à la Guadeloupe.

LE TRAIN DE 18 H 45

Tous les soirs, il a un rendez-vous amoureux sur le quai de la gare de Goussainville : il vient attendre sa jeune femme, qui travaille comme sténo-dactylo à St-Denis, et arrive au train de 18 heures 45. Après un dîner frugal, ils entreprennent, tous deux, quand il fait beau, une longue promenade avec leur chien. Les Oriot n'ont pas la télévision et Michel, après avoir sacrifié un court moment à la lecture (Camus, Michel de Saint-Pierre, livres d'aventures), se couche vers 21 heures. **« J'ai horreur de la sieste,** dit-il, **alors, j'ai besoin de dormir au moins dix heures. »**

LE SPECTACLE DES BICHES EN LIBERTE

Pour un footballeur de 23 ans, l'élève d'Avellaneda mène une vie parfaitement réglée, on peut même ajouter qu'elle est exemplaire, quand on saura que Michel Oriot ne boit que de l'eau minérale, qu'il ne fume pas et qu'il suit, à la lettre, un régime alimentaire prescrit par le docteur Creiff. Il fuit les plaisirs de la ville plus par goût que par raison. Quand il cherche un peu d'évasion, il prend ses cannes à pêche et s'installe pour une journée de plein air aux étangs de la Reine Blanche. S'il ne prend pas de poisson (ce qui lui arrive parfois), il va dans la forêt proche contempler ce spectacle toujours un peu irréel des cerfs et des biches qui gambadent en liberté.

JE NE REGRETTE RIEN

Le football lui apporte cette indépendance de l'esprit et bien qu'il appartienne à un club modeste, une certaine aisance matérielle, qui lui permettent d'aimer la vie dans ce qu'elle a de merveilleux. Michel Oriot dispute environ 55 matches par an et consacre près de 400 heures à l'entraînement. Avec le Red Star, il voyage en deuxième classe et, bien souvent, la nuit qui précède les rencontres pour éviter les frais d'hôtel ; qu'il s'agisse d'un match ordinaire ou d'une rencontre important, il n'y a jamais de surprime. Il sait tout cela, mais il ne regrette pas d'avoir choisi ce métier. D'abord, parce qu'il espère que son club qui fut prospère, le redeviendra ; ensuite, parce qu'il peut éventuellement bénéficier d'un transfert intéressant ; enfin, tient-il à préciser : **« Parce que notre profession, avec la création de l'U.N.F.P. s'est organisée et que le footballeur professionel n'est plus, aupourd'hui, abandonné à lui-même. »**

Plus tard, comme certains de ses camarades, il sera peut-être entraîneur, car il aime cette « complicité », dans le jeu, cette amitié du stade qui sont pour lui comme un livre « qu'on lit sans cesse, et qui jamais n'est refermé ».

UNE ÉTUDE TECHNIQUE DE J.-PH. RETHACKER

VU PAR LA CAMÉRA DE

Football MAGAZINE

LA VALSE CHALOUPÉE D'ANGEL RAMBERT

La finale 1964 Lyon-Bordeaux (2-0) a permis à l'équipe de Lucien Jasseron de concrétiser par un titre des progrès réalisés cette saison dans les domaines tactique et technique. La formation lyonnaise est une machine très méticuleusement réglée, avec son renforcement défensif qui lui confère toujours un avantage numérique sur l'attaque adverse, avec des joueurs d'appui au milieu du terrain, hommes de temporisation (Hatchi, Le Borgne et Rambert) qui sont là pour permettre le passage du stade défensif à la phase offensive, avec des avants de contre-attaque, enfin, qui ont besoin d'espace et qui savent s'en servir.

Au cours de la finale (que dominèrent Combin et Aubour par leur punch et leur réussite), les joueurs du milieu de terrain lyonnais, Le Borgne, Hatchi, Rambert, tinrent un rôle beaucoup plus important qu'on ne peut le supposer. Surtout l'ailier gauche Angel Rambert qui, dans une position repliée de véritable inter, est le véritable métronome du jeu offensif lyonnais et qui possède un dribble en contrepieds de très grande valeur.

La caméra de « Football Magazine » a exploré la finale de Coupe 1964. Et elle a disséqué en particulier une série de dribbles chaloupés réalisés par l'ailier gauche lyonnais, grâce à une utilisation parfaite intérieur-extérieur du pied gauche. Un véritable dribble pour manuel !...

Rambert vient de récupérer et contrôler le ballon renvoyé de la tête par la défense lyonnaise. Son coéquipier et arrière gauche Mignot (toujours épris d'offensive) s'engage sur le flanc gauche pour appeler la passe de Rambert. Mais ce dernier a levé la tête et aperçu Moevi, l'arrière droit bordelais, partant au-devant de Mignot. Rambert, d'autre part, a senti que Keita, l'ailier droit adverse chargé de le contrarier, s'engage lui aussi vers Mignot. Rambert amorce quand même une frappe du pied gauche. Mais brusquement, il bloque son pied droit d'appui et redresse de l'intérieur du pied gauche la course du ballon, avant de repartir vers sa droite. Mais comme il a aperçu Hatchi en appel de passe et comme il est gaucher, comme aussi Keita est revenu dans son champ de jeu, Rambert décide à nouveau de changer de direction et de revenir sur son pied gauche. Un saut et une reprise d'appui sur le droit, une touche balayée de l'extérieur du gauche ; et la passe brossée de l'intérieur du pied gauche (toujours), aussitôt disponible, est aussitôt réalisée à destination de Hatchi et au ras de Keita parfaitement « fixé ».

PHILIPS

PHILIPS

PHILIPS

PHILIPS

PHILIPS

PHILIPS

PHILIPS

PHILIPS

UNE ETUDE TECHNIQUE

NESTOR LE PASSE-MURAILLE

La défense bordelaise avait resserré sa garde pour cette finale contre Lyon. Les Girondins craignaient Nestor Combin comme le feu. Salvador Artigas, adepte du marquage individuel (comme Lucien Jasseron d'ailleurs), confia en première mi-temps la garde de Nestor au demi gauche Calléja. Ce dernier suivit pas à pas le Lyonnais, tandis que l'arrière central Rey restait en couverture et en défenseur supplémentaire. Voyez comment était bâti le système défensif bordelais, photo nº 1 : Abossolo décroché de l'attaque pour surveiller Di Nallo, tente de ravir un ballon aérien au petit Lyonnais. Combin, en position d'avant centre de pointe, est flanqué de Calléja, tandis que Rey (à droite) se tient en arrière. Les deux arrières latéraux bordelais, Moevi (à gauche) et Chorda (3), sont assez avancés et comme hors de l'action.
Photo nº 2 : Calléja et Moevi se sont bousculés pour écarter le danger devant Combin. Abossolo (10) suit toujours Di Nallo, tandis que Chorda (3) marque Dumas et que Rey se tient toujours décroché.

Mais cette rigueur défensive et cette tactique ne suffisent pas à compenser une défaillance individuelle.
Une erreur d'appréciation de Rey (lobé par un centre de Le Borgne) a offert le ballon à Combin. En un éclair, Nestor s'est infiltré, a résisté à un tacle désespéré de Calléja et glissé le ballon dans le coin gauche du but bordelais, malgré un angle assez fermé.
Quelques minutes plus tard, c'est Calléja lui-même qui va « manger la consigne », abandonnant pour un instant le marquage de Combin. Ce dernier, récupérant le ballon mal renvoyé par Keita trop replié en défense, décoche de 18 mètres un tir tendu que Ranouil n'a pas vu partir mais voit arriver dans sa « lucarne » droite. Keita, Chorda (3) et Dumas (7) observent.

REPORTAGE PHOTOGRAPHIQUE
ROGER KRIEGER

LES LYONNAIS ET LA COUPE

Cette Coupe de France, les Lyonnais la tiennent à pleines mains après leur brillant succès sur Bordeaux en finale. Au milieu de leurs supporters, Dumas, Rambert, Mignot (accroupi), Djorkaeff, Hatchi, Combin et Aubour savourent leur triomphe.

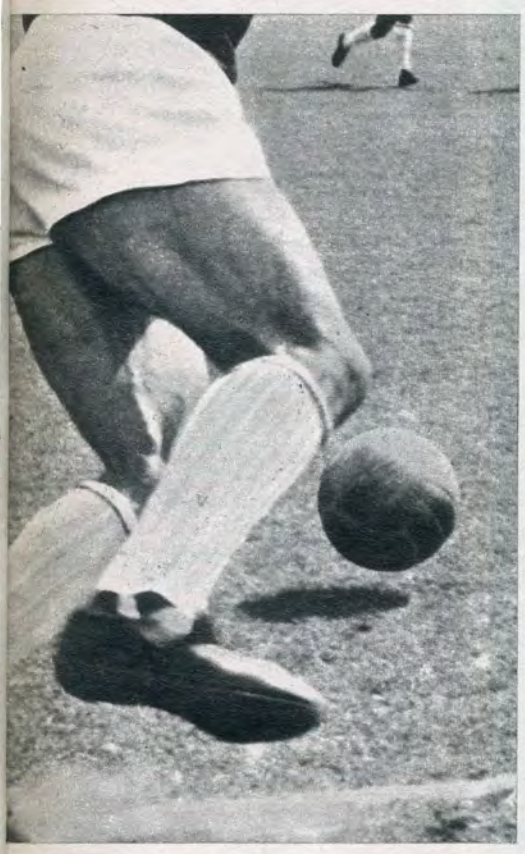
PHOTO RAYMOND LASSALLE

VU PAR LA CAMÉRA DE Football MAGAZINE

L'INUTILE RUSH DU BORDELAIS GORI

Gori le Bordelais tente un débordement sur l'aile droite. Il est attaqué par son adversaire direct Le Borgne, dont il prévient l'approche par une obstruction. Le Borgne n'a pu détourner le ballon et a été déséquilibré par Gori qu'il n'a pu arrêter et auquel il a tenté de se retenir en le ceinturant. Le Bordelais poursuit sa course, redresse le ballon avant qu'il ne franchisse la ligne de sortie et revient à l'intérieur pour le récupérer. Il est alors de nouveau attaqué par l'arrière de couverture Polak, qui se jette sur le ballon. Mais Gori a devancé son intervention et, de l'extérieur du pied droit, il a réussi à effectuer un court centre en retrait pour un partenaire... qui se trouve être Navarro plutôt que De Bourgoing (surveillé par Degeorges). Navarro, technicien de qualité moyenne, se précipite pour tirer et rate complètement sa frappe. Ainsi Bordeaux laisse-t-il échapper, à la 24e minute (trois minutes avant le second but de Combin), une magnifique occasion d'égaliser et de reprendre espoir.

PRODUCTION DES FRERES ROULLEAU
ET FILM DE RENE BUCAILLE



LES TROIS MAITRES DU C. F. A.

CHATEAUROUX

De gauche à droite, au premier rang : Gousselot, Inez, Gob, Chiarotto, Hivert. Au second rang : Jacquet, Dacosta, Marcon, Surray, Reuillard, Prysbych.

PHOTO RAYMOND LASSALLE

QUEVILLY

De gauche à droite, au premier rang : Duclos, Leroy, Wattelet, Meyer, Ekoué. Au second rang : Bernard Antoinette (entraineur), Poidon, Ferrand, Defosse, Dobat, Lemaire, Durécu, Mme Amable Lozaï (présidente du Club).

PHOTO JACQUES BOISLEME

MONACO

De gauche à droite, au premier rang : Robin, Fouque, Guilas, Barthélémy, Léonetti, Laforet. Au second rang : M. Lopatéguy, Pironi (entraineur), Forcherio, Laffite, Bailet, Caprani, Pietri, Resca, Garino (dirigeant).

PHOTO JACQUES BOISLEME

Football MAGAZINE

LES 6 GRANDS DU C.F.A. 64

Le 8 septembre, 73 équipes prenaient le départ pour le titre de champion de France amateurs. Le 26 avril, ils n'en restait que six, les vainqueurs des six groupes régionaux, pour la « lutte finale ».
Le 24 mai, ils n'étaient plus que deux, sur le stade Louis-II, à Monaco, pour prétendre être champion de France : le nouveau Châteauroux, la « terreur 1964 », et Monaco, le « seigneur », qui avait goûté déjà à cet honneur en 1961. Aujourd'hui vous savez ce qu'il en a été de cette ultime empoignade que, par un malin hasard le sort avait si justement désigné.
Le champion étant connu, voyons à travers les hommes ce que furent ces six « grands ». Ces hommes aux hasards de la compétition furent au nombre de 1.000, ressortons-en quelques-uns de l'élite.

CHATEAUROUX, C'EST BURDA

Châteauroux a stupéfié tout le monde par ses résultats et aussi par son style moderne. On a dit que Châteauroux c'était le « Lyon des amateurs », c'est vrai. Mais c'est aussi Burda.
Pour ses débuts comme entraîneur berrichon, Henri Burda a fait un rallye entre la Roche Tarpéenne et le Capitole : il a été très malheureux dans sa chair et très heureux par les résultats de sa méthode. Le rugueux et enthousiaste Burda a subi en moins de douze mois : une opération à l'intestin, toutes les dents brisés d'un coup de tête, la jambe cassée par un des siens à l'entraînement, deux opérations enfin dont la dernière lui laisse la jambe raccourcie de quatre centimètres... Heureusement son équipe, elle, a marché constamment droit.
Aujourd'hui Burda, qui laisse pousser une magnifique moustache, est roi du Berry.

MONACO : LE FOUQUE DU PRINCE

Comme Châteauroux, Monaco a dominé son groupe, le fameux « Sud-Est », il a la meilleure défense de France, mais son gardien Sottimano n'a pu terminer : une fracture du sternum. A Monaco il y a Louis Pironi, un entraîneur rusé qui compléterait heureusement le technicien Burda.
Monaco, c'est un homme, Guy Fouque, petit de taille, mais gros de cœur, un footballeur qui fait ce qu'il veut du ballon et qui sait le donner. Autour de lui, il y a un barbichu, Guilas, long et sec, un solide, Bailet, et un homme à tout faire, Barthelemy. Ajoutez le long Sottimano et le sombre Forcherio et vous avez la future ossature de l'équipe pro monégasque.

BORDEAUX MANQUE DE BOUTEILLE

La plus jeune équipe, Bordeaux a failli dans la poule finale, ses hommes sont tous très jeunes (23 ans de moyenne) et c'est pourquoi la « meilleure attaque de France », qui comprend Jean-Pierre Sallard, le meilleur marqueur de buts de France, n'a pas été si prolifique. Ah ! si Bordeaux avait consacré à la conquête du titre suprême les Couécou, Keita et autres vedettes que les pros utilisent. Ah ! si Sallard avait du poil à gratter dans son maillot et qu'il s'agite un peu plus, qu'il se batte plus souvent. Défauts de jeunesse, et puis Bordeaux ne fait pas un but de ce C.F.A. Hélas !

MEILLEURE ATTAQUE : BORDEAUX
MEILLEURE DEFENSE : MONACO

- **73 clubs** disputèrent ce Championnat répartis en 6 groupes : 5 de 12 clubs, 1 de 13 clubs (Nord).
- **Les six champions régionaux** furent : Châteauroux (Ouest), Monaco (Sud-Est), A.S. Mulhouse (Est), Bordeaux (Sud-Ouest), Thiers (Centre), Quevilly (Nord).
- **La meilleure attaque** : Bordeaux, 58 buts ; Sedan, 55 buts (3e du groupe Nord) ; Châteauroux, 48 buts ; A.S. Mulhouse, 46 buts ; S.A. Thiers, 42 buts, etc.
- **La meilleure défense** : Monaco : 11 buts, devant Châteauroux (16), Quevilly (18), Bordeaux (20), etc.
- **Total des buts** marqués : 2.296. Le groupe Nord en réalisa 463, l'Est 385, le Sud-Ouest 381, l'Ouest 366, le Centre 357, le Sud-Est 344.
- **47 buts** ont été réalisés par des joueurs marquant contre leur camp.
- **Le meilleur buteur** de la saison : J.-P. Sallard (Bordeaux) 21 buts, suivi de Gob (Châteauroux) 19, Dubuche (Calais) 16, Daverio (Chaumont) 15, Legrand (Fontainebleau 14, etc.
- **Charleville** a battu un record spécial, celui des buts encaissés : 96. Il n'a marqué qu'un point durant la saison.
- **Charleville et le C.A.P.** ont été les seuls à ne pas remporter une seule victoire de la saison.
- **Rouen** le plus régulier : 24 points sur 48 possibles : 8 victoires, 8 nuls et 8 défaites.
- **Rois du match nul** : Bastia, Miramas, Dieppe : dix chacun.
- **Chutes rapides** : Troyes et le C.A.P., venus des pros, sont éliminés du C.F.A. dès leur première participation.

JEAN-PIERRE SALLARD (BORDEAUX) ROI DES BUTEURS 1964

C'est un pur produit bordelais, une très bonne cuvée, celle de 1941 et qui subit tous les traitements propres à en faire un produit de race : Jean-Pierre Sallard, magnifique athlète de 23 ans.
Il a toujours joué aux Girondins où il débuta comme minime, persévéra comme cadet et fut un des meilleurs juniors avant de gagner ses galons en équipe fanion.
Jean-Pierre est un très bel athlète de 1 m. 78, 77 kilos, au visage de play boy, qui aime le football, mais n'a pas toujours été très gâté par les événements. Il aurait fait partie de la grande équipe pro plus souvent (il a joué néanmoins cette saison) s'il n'avait pas subi quelques accidents dès sa démobilisation, l'an passé.
Une double entorse et deux mois de soins... le nez fracturé d'un coup de pied : 14 jours de clinique, nombreuses transfusions sanguines plus antibiotiques.
Jean-Pierre a un excellent sens du placement et un jeu de tête sensationnel, seul De Bourgoing le surpasse dans ce jeu de tête, c'est dire (il a marqué plus avec la tête qu'avec ses pieds).
En 1963 il fut le meilleur buteur des Girondins, cette saison il est le meilleur de France, avec un total de 21 buts.
Jean-Pierre suivra sans doute les traces de son prédécesseur de 1962, André Guy, le Stéphanois qui est devenu une des vedettes du Championnat pro.

GARDIEN A UN COUTEAU SANS LAMES

Thiers, après une saison ébouriffante, a payé ses efforts : les Couteliers, pour la dernière bataille au couteau, n'avaient qu'une lame à leur arme. Il a suffi que Baud, le gardien remplaçant, soit à son tour blessé pour que Biscarrat, Gardon, Triantafilos, Ludwig, Duc soient sans tranchant. L'entraîneur Gardien, débutant dans ses fonctions, a été battu faute de provision : ses avants marquaient, mais sa défense encaissait plus de buts. Thiers n'a réussi qu'à moitié ses débuts parmi la gentry amateur.

QUEVILLY LE SOUVENIR D'UN MORT

Une fois encore Quevilly disputait la poule finale (seul dans son cas, ces deux dernières saisons). Son équipe a bousculé Monaco, mais a craqué à Châteauroux. C'est l'infortuné gardien Defosse qui a été le plus malheureux. Depuis que le titulaire Desous s'est noyé peu avant le début de la poule finale, Defosse n'entend que dire autour de lui que cette mort est une catastrophe. Alors Defosse joue avec la hantise de décevoir et il faute. Devant lui, ses arrières préoccupés par sa nervosité fautent eux aussi par excès de prudence. Comme les attaquants normands en sont toujours à leurs petits ballets, la différence ne se fait pas. Mais pour Quevilly (Gilbert Mille dixit), l'important est que les six autres équipes normandes soient, elles aussi, championnes.
— On est battu, mais on joue au vrai football, pour nous, c'est le principal...

MULHOUSE : LE BOURGEOIS GENTILHOMME

L'A.S. Mulhouse, contre toute attente, a représenté le groupe Est, elle n'a pas brillé, mais n'a jamais été ridicule, loin s'en faut. Zagula est un avant centre qui peut marquer dans toutes les positions et Bourgeois est un homme qui a justifié la venue de la modeste A.S.M. parmi les gentilhommes du C.F.A. Marcel Schlotter, l'entraîneur, sait qu'avec Meunier, Michel et Tomczack il a une ossature qui lui réserve des lendemains glorieux. Il fallait un début, c'est fait, demain l'A.S.M. sera plus entreprenante.

Tony ARBONA.

A Serra Negra, en pleine montagne, la « Bossa Nova » prépare la relève des « Bichampions ».

LA "BOSSA NOVA"

La génération des jeunes footballeurs brésiliens, la « Bossa Nova » des champions du monde, est composée de joueurs d'âges divers, mais qui ont tous un point commun : ils connaissent la musique ! La moderne, l'échevelée, celle qui met un rythme fou dans le football brésilien tout entier et le projette aux sommets. La génération « Bossa Nova » est à la mode. On en parle et les journaux la montent en épingle. Parce qu'elle fait le spectacle et apporte une couleur à la compétition.
« Football Magazine » vous présente aujourd'hui quelques-uns des plus brillants éléments qui la composent.

TUPAOZINHO LE PUNCHEUR

DE peau brune, il est mince et sec comme un coup de trique. 1 m 76 pour 64 kilos, vous voyez le genre. C'est un « homme du milieu ». Venu du Sud du pays, il est aujourd'hui l'une des gloires du Palmeiras, champion de l'Etat de Sao Paulo. Il précise d'ailleurs modestement à ce sujet : **« Je n'ai pas joué tous les matches. Une sérieuse blessure au genou m'a handicapé longtemps. Ma rééducation a été longue, mais j'ai préféré ne pas précipiter les choses. Aussi suis-je aujourd'hui bien rétabli, et fort comme un Turc. »**

C'est vrai, il a attaqué, flamberge au vent, le tournoi Rio-Sao Paulo, dans lequel sa vélocité, son tranchant dans le dribble, bref sa fraîcheur physique, ont fait sensation. Surtout à Rio de Janeiro, où il n'avait pas encore eu l'occasion de se produire. Les journalistes cariocas spécialisés se sont montrés particulièrement ébahis par l'efficacité de son dribble en profondeur, et la puissance de son shot. Il faut préciser à ce sujet que Tupaozinho aime partir de loin, et adresser... des paquets au but adverse qui, pour ne pas être recommandés, arrivent souvent à destination.

« Au Palmeiras, cette année, nous jouons un 4-3-3 qui donne satisfaction à tout le monde. Le problème, chez nous, était la difficulté de déplacer soit Zéquinha, soit Ademir da Guia, tant les deux sont brillants. Alors j'entre officiellement comme ailier gauche, mais je joue en retrait, à la Zagalo. Je fais un peu de ménage sur le côté gauche du terrain... et tente de profiter du moindre couloir pour m'engouffrer ou shooter. C'est ainsi que nous avons battu Santos, et infligé un 3-0 au Nacional de Montevideo sur son terrain. »

La chose est simple, comme vous le voyez. Avec Tupaozinho les problèmes paraissent se résoudre facilement. Sans doute qu'avec sa tête crépue et ses jambes cuivrées, il n'a pas son pareil pour passer la vitesse supérieure. Il fait d'ailleurs tout sur un rythme élevé qui surprend l'adversaire. C'est un nerveux, un rapide, auquel manque justement un tout petit peu de discipline dans son jeu pour être irrésistible. Mais Tupaozinho, à l'heure où le football brésilien a besoin d'hommes neufs et rapides, a tout pour réussir.

FAUSTINO LE « FEU FOLLET »

Il est haut comme trois pommes, et paraît, à cause de sa courte taille, un petit Poucet perdu au cœur des défenses. Mais ne vous

DES BICHAMPIONS

inquiétez pas pour lui, il n'est pas à la veille de se perdre... Par sa vivacité, sa souplesse et son intelligence, il est même craint comme la peste par tous les arrières. Et adoré de son public, cela va de soi.

Il eut pourtant, venant de sa province d'Araraquara, beaucoup de mal à se faire au rythme de l'immense cité industrielle. Changement de nourriture, de climat, et d'ambiance... Peu à peu cependant, aux côtés du vieux Jair Pinto, qui jouait encore, il s'adapta au jeu du Sao Paulo FC et put enfin s'épanouir.

Ce petit bonhomme qui porte le nom d'un autre Brésilien, lequel évolua, celui-là, à Sedan, il y a deux ans, serait plutôt au physique, une sorte de Kopa. Des joues rondes, de courtes pattes et un dribble facile. Il perce les défenses à toute allure. Difficile à épauler,, solide et résistant aux chocs (62 kg pour 1 m 64) il joint à sa facilité naturelle, une étonnante lucidité. Car il ne court pas avec le nez sur le ballon. Sa conduite de balle, sans regarder celle-ci, est d'ailleurs un modèle du genre. Un exercice de virtuosité que seuls Pelé, Garrincha, et quelques rares autres, se permettent, là-bas.

En résumé, Faustino est à la fois un puncheur qui sait prendre sa chance et marquer des buts, et un attaquant qui construit. Bref, un joueur complet. Pour cette raison, on pourrait fort bien le voir apparaître à l'aile droite pour au moins l'un des quatre matches que le Brésil disputera lors de la Coupe des Nations de la CBD. Dans son style propre, sans se prendre pour Garrincha comme la plupart des bons ailiers droit brésiliens, il est capable d'aller très loin, ce Faustino-là.

EDINHO L'OLYMPIQUE

« Ah ! comme il sait taquiner la balle ! Ah quel joueur ce sera dans deux ans ! » Ce sont, à propos d'Edinho, les phrases qui reviennent couramment dans les conversations des « torcedores ». Elles peuvent d'ailleurs paraître paradoxales puisqu'elles semblent refléter, en même temps, une valeur certaine... et la nécessité d'un mûrissement.

Elles ne sont pourtant guère éloignées de la vérité. Edinho, en effet, s'il fait ce qu'il veut avec le ballon, et possède entre autres, un dribble extrêmement subtil qui lui permet de faire des ravages, manque encore de puissance. Son petit gabarit et son manque de poids le gênent face aux arrières de 80 kilos auxquels il est souvent opposé.

Bien sûr, il manque de vitesse de démarrage. Mais quelle intelligence de jeu ! Celle-ci ne lui suffisant pas toujours à éviter les interventions violentes, et les coups qui lui font perdre le plus souvent la balle, on en arrive à se demander s'il ne s'adapterait pas beaucoup mieux à une place en retrait. A la façon d'un Rivera, ou d'un Gerson, par exemple, qui sont plutôt des stratèges que des forces de la nature. Car le timing, le sens de l'espace libre, la précision, bref tout ce qui fait le talent d'un grand inter, Edinho les possèdent au plus haut point.

Après sa saison initiale en équipe première du Fluminense, il a déclaré : **« C'est étonnant comme j'ai moins bien fini mon année que je ne l'ai commencée, les blessures, la fatigue accumulée, et le marquage de plus en plus sévère dont je suis l'objet, en sont sûrement la cause. »** Peut-être, mais en réalité, il semble bien qu'inconsciemment, Edinho sente qu'il n'est pas un ailier authentique, et qu'il rendrait plus de services dans un rôle de liaison.

Après le voyage à Tokyo avec l'équipe olympique. Edinho va sûrement glisser à sa place véritable, et porter le numéro 8. Son nouvel entraîneur, Tim, est l'un des plus éclairés « tecnicos » brésiliens, et va l'aider. Ensuite, il n'y aura plus qu'à le laisser grandir au sein de ce si riche football brésilien.

LA « BOSSA NOVA » DES BICHAMPIONS »

Parada (maillot sombre) : une clairvoyance et un équilibre exceptionnels.

Faustino : un ailier droit de style Kopa.

Edinho : toute la souplesse et la flamme du football carioca.

ZE CARLOS LE STOPPEUR DE CHARME

Quand le haut-parleur du Maracana annonça son nom pour la première fois au sein de la grande équipe du Botafogo, un certain sourire passa sur les lèvres des habitués des populaires. De qui se moquait-on ? Où voulait-on en venir ?

Non seulement on vendait Amarildo aux Italiens, mais encore on jetait les juniors en pâture aux fauves. C'était le comble ! Et puis, avec des juniors comme celui-là que voulait-on prouver ? Maigre et long comme un jour sans pain, donnant l'impression de pouvoir se briser comme du verre, ce Zé Carlos n'inspirait guère confiance. N'affirmait-on pas que c'était un fils à papa qui venait à l'entraînement en voiture américaine ? Le football est trop dur pour admettre les douillets élevés dans du coton.

Zé Carlos sentait tout cela. Et il n'en menait pas large.. quand la grosse voix de Nilton Santos lança : **« T'inquiète pas bonhomme, je suis là ! »** Alors, il respira à fond, et commença à jouer...

Il joue toujours, à côté de l'inusable Nilton Santos, bien sûr, avec Garrincha devant. Du beau monde, comme vous le voyez. Mais aujourd'hui Zé Carlos se sent parmi eux comme chez lui. Il a acquis la confiance des grandes vedettes, et dans le rôle de second arrière central, est la révélation de l'année : 2 buts en cinq matches, telle est la performance de la défense du Botafogo avec Zé Carlos et Manga en vedette.

Le public, s'il reconnaît vite ses erreurs, ne se trompe jamais. Or, il a adopté Zé Carlos. Il a compris que son allure décontractée cachait une terrible volonté, sa sobriété, un sens très sûr du placement, et son apparente fragilité une souplesse peu commune. Tout pour faire un grand stoppeur au jeu solide, mais sans violence.

Nilton Santos répète :

« Le môme, ne l'encensez pas trop. Il est drôlement bien parti ! »

Bref, aujourd'hui, la partie est gagnée pour Zé Carlos. Mais il répète souvent : **« Je n'aurais jamais pensé être aussi ému lors des premiers matches sous le maillot noir et blanc. »** C'est qu'il y a aussi de grands sensibles dans cette « génération de bossa nova ».

MANGA L'HOMME-OISEAU

Venu de l'Etat de Pernambuco, il porte le nom d'un fruit de sa région. Ne croyez pas qu'il soit doux pour autant. Avec ses 75 kilos pour ses 1 m 85, tout en os, ce grand escogriffe ne craint ni Dieu, ni diable. Avec Nilton Santos qui joue devant lui, il est le joueur du Botafogo auquel personne ne vient se frotter.

Il est aussi l'homme bondissant du football brésilien. Ses détentes sont célèbres et lors du dernier match contre Fluminense il est encore allé chercher deux balles absolument impossibles. **« Elles n'étaient pas tirées à ras de terre. Ainsi, en hauteur, nous avons au moins 80 % de chances de les toucher, les balles basses risquant toujours, par contre, d'avoir un mauvais rebond, et de nous prendre à contre-pied. »**

Cela précisé, Manga se considère comme le meilleur goal du Brésil. **« Ces dernières années, Gilmar et Castillo ne permettaient guère à la concurrence de se manifester, mais maintenant, les choses vont changer. Avec Marcial, c'est la guerre ouverte. »** Il ajoute d'ailleurs : **« Je ne sais pas ce que décideront les sélec-**

Tupaozinho (au centre, maillot sombre) part à l'assaut, sous l'œil d'Ademir da Guia (n° 10) autre grand espoir brésilien.

tionneurs, mais en tout cas, au Botafogo, le but est pratiquement fermé : je n'en ai encaissé que deux en cinq matches. Qui dit mieux ? »

Tel est Manga, simple, bon enfant, fort en gueule et souple comme un chat. On dit de lui qui est nerveux et indiscipliné, **« mais ce sont là choses du passé »**, répond-il. Aujourd'hui, il a acheté une conduite, et prétend que s'il est toujours aussi remuant entre ses poteaux, c'est parce qu'il dirige ses arrières et vit intensément toutes les interventions de ses coéquipiers.

Il dit encore, et comme pour finir sur une pirouette, **« ce que j'adore, c'est d'avoir à arrêter un penalty »**. Le pire, avec Manga, c'est qu'il dit peut-être la vérité !

« PARADA » LE STRATEGE

C'est avec Pelé et Garrincha, l'un des plus habiles et intelligents joueurs brésiliens de l'heure.

Mais ce curieux garçon âgé de 24 ans, a eu une carrière bizarre. Formé au Palmeiras de Sao Paulo, où il brilla d'un vif éclat en cadets et juniors, il parut s'éteindre quand il fut lancé dans le grand bain. Personne n'a jamais su pourquoi au demeurant. Transféré à la Ferroviaria de Araraquara, dans l'Etat de Sao Paulo, il devint bientôt le grand joueur qu'il promettait d'être ; déchaînant les passions au point que les Italiens commencèrent à s'intéresser à lui.

Mais bientôt, l'un des plus avisés entraîneurs brésiliens, l'ex-international Tim, le fit venir au Bangu. Et immédiatement, le club de la banlieue de Rio prit la tête du championnat. Grâce à l'abattage de Parada, à l'intelligence de jeu qu'il déploie de son poste d'avant centre en retrait, et aux passes géniales qu'il distille. Par la magie de ses services en profondeur, ses coéquipiers se retrouvent seuls, nez à nez avec le goal adverse. Quelle finesse !

On peut affirmer que Bianchini a remporté le titre de meilleur buteur, uniquement à cause de cette faculté que possède Parada d'expédier dans la surface de réparation opposée, des ballons dont la trajectoire met hors de position la défense adverse. Assurément c'est un cas ! Et les Brésiliens le comparent souvent à Jair (Pinto) le grand inter des années 50.

Parada ne pense plus à l'Italie. **« Je me plais bien à Rio,** répète-il, **et j'espère que l'on me donnera une chance lors de la prochaine Coupe des Nations. J'ai 24 ans, c'est le bon âge pour entrer dans la carrière... et j'avoue que mon rêve serait de pouvoir jouer au moins une fois entre deux avants comme Pelé et Garrincha. »**

C'est là un songe qui n'a rien de déplacé, et que le gai Parada, s'il continue à briller, peut fort bien voir se réaliser dans les prochains jours.

ADEMIR DA GUIA LE SUPERBE

C'est le génie défensif du père... adapté au milieu du terrain. Une personnalité étonnante, une sûreté qui frise l'insolence... Le blond Ademir est en train de confondre ses derniers détracteurs, ceux qui trouvent son jeu mou, et sans tranchant. Sa classe, sa lucidité, les louanges des spécialistes de Sao Paulo habitués aux plus étonnants exploits, le prouvent. Il a retrouvé son rythme supérieur dans le tournoi Rio-Sao Paulo qui débouchait sur la Coupe des Nations.

LA VOIC

GS 99

plus douce... que la plus douce

C'EST LA LAME LONGUE DURÉE DE "QUALITÉ GILLETTE"

Plus douce que la plus douce des lames... aujourd'hui, demain, longtemps, la lame Silver Gillette longue durée garde cette douceur, cette efficacité merveilleuse du premier rasage. Oui la nouvelle lame Gillette c'est l'incomparable tranchant Gillette appliqué à l'acier inoxydable. Et quelle commodité ! Elle est inoxydable : ne l'essuyez pas, rincez simplement votre rasoir après vous être rasé.

SILVER
Gillette
STAINLESS
BLADE

Elle est longue durée : vous la changez moins souvent, encore du temps gagné ! Silver Gillette résume une expérience technique que nul autre fabricant n'approche. C'est une lame longue durée de qualité Gillette et cette qualité est invariable d'une lame à l'autre. C'est en l'utilisant dans un rasoir Gillette que la lame Silver Gillette longue durée vous donnera le maximum de satisfaction. **Essayez-la.**

RACHID MEKLOUFI RÉPOND

QUESTION POSEE PAR M. J. REVERT, 6, RESIDENCE GABRIEL-PERI, CHAMPIGNY-SUR-MARNE

QUESTION. — J'ai toujours été surpris qu'un footballeur professionnel puisse rater la transformation d'un penalty. L'un de mes camarades m'a fait remarquer que tout était question de sang-froid. Je voudrais savoir ce qu'en pense un joueur professionnel comme Mekloufi ou Combin. Comment tirent-ils les penalties ? Comment doit-on les tirer ?

COMMENT ON TIRE UN PENALTY

Savoir tirer un penalty exige tout d'abord une technique très sûre, irréprochable, et un entraînement particulier. Moi, qui suis chargé de transformer les penalties dans mon club, je ne manque pas une occasion de répéter le geste et d'en tirer beaucoup chaque jour de la semaine, à l'issue des séances de travail quotidiennes. Il faut obtenir un automatisme. Il faut surtout commettre plusieurs fois des erreurs de frappe ou de jugement à l'entraînement pour pouvoir... les corriger et éviter de les renouveler en match. Seul l'automatisme parvient à compenser la défaillance morale.

Car votre camarade a raison : c'est surtout de sang-froid qu'a besoin le tireur de penalty, de sang-froid et de fraîcheur physique.

La meilleure preuve, c'est qu'on réussit presque toujours un penalty lorsque le score est large et le résultat déjà acquis. Alors qu'on les rate toujours quand leur transformation ferait la décision, quand ils offriraient le match nul ou la victoire. C'est donc bien un acte cérébral.

Par ailleurs, les influences extérieures ont une grande importance : la foule d'abord (on en rate plus sur terrain adverse que sur son propre terrain), les adversaires ensuite (c'est un procédé classique de parler au tireur de penalty, ou de jeter des petits cailloux près du ballon, ou de conseiller son propre gardien, simplement pour chercher à déconcentrer le tireur).

Il m'est arrivé, à moi, de rater un penalty parce que je me trouvais en face d'un gardien qui me connaissait bien et qui savait comment je m'y prenais habituellement. J'ai voulu alors changer ma manière, et j'ai expédié le ballon à côté.

C'est pour cela que je travaille beaucoup à l'entraînement et que je m'évertue à tirer de toutes les façons.

Ces différentes façons de tirer un penalty, quelles sont-elles ?

---

1. EN FORCE : il n'y a pas là trente-six manières, vous vous engagez franchement sur le ballon en le regardant bien et en choisissant, avant de prendre votre élan, le côté du but dans lequel vous voulez expédier le ballon. Et vous frappez franchement du cou-de-pied. **La balle doit alors frapper l'arceau de fer qui tend les filets.**

2. EN FINESSE : ici, il existe deux procédés :

● Ou bien vous « enroulez » votre course et frappez de l'intérieur ou de l'extérieur (c'est très difficile) du pied. C'est-à-dire que vous brossez la balle et lui imprimez une trajectoire courbe. Auparavant, vous avez alors la possibilité d'effectuer une feinte de corps susceptible de tromper le gardien adverse.

Exemple : vous vous engagez sur le ballon comme si vous vouliez tirer du coude-pied droit vers votre droite, vous effectuez un léger mouvement de rotation du buste vers la droite. Mais vous brossez le ballon de l'intérieur du pied droit et l'expédiez vers votre gauche dans le coin gauche du but (par rapport à vous).

● Ou bien vous ouvrez le pied, c'est-à-dire que vous frappez avec une surface plus grande (toute la largeur du pied); il faut alors vous bloquer net sur votre pied d'appui, juste avant la frappe. C'est le procédé le plus sûr, celui où vous risquez moins de rater votre frappe. Mais s'il y est plus précis, le tir y est moins rapide, moins surprenant.

QUE DIT LE RÈGLEMENT ?

La loi XIV, qui traite du coup de pied de réparation, est ainsi formulée :

« Un coup de pied de réparation sera donné du point de réparation, et, avant qu'il ait été botté, tous les joueurs, à l'exception de celui qui doit donner le coup et du gardien de but adverse, devront se tenir à l'intérieur du terrain de jeu, mais en dehors de la surface de réparation et à 9 m 15 au moins du point de réparation.

Le gardien de but adverse devra rester sur sa propre ligne de but entre les montants du but, sans remuer les pieds, jusqu'à ce que le coup ait été donné.

Le joueur bottant le coup devra lancer le ballon en avant et ne pourra le rejouer qu'après qu'il aura été touché ou joué par un autre joueur. Le ballon sera considéré en jeu aussitôt qu'il aura été botté, c'est-à-dire qu'il aura parcouru une distance égale à sa circonférence, et un but pourra être marqué directement sur un coup de pied de réparation. Si le ballon a été touché par le gardien de but avant de passer entre les montants sur un coup de pied de réparation accordé à l'expiration de la première mi-temps ou de la partie, le but sera valable. En cas de nécessité, la durée du jeu pourra être prolongée, à la fin de la première mi-temps ou de la partie, pour permettre l'exécution d'un coup de pied de réparation.

Sanction. — a) Pour toute infraction commise par l'équipe défendante, le coup de pied de réparation sera recommencé si le but n'a pas été marqué.

b) Pour toute infraction commise par un joueur de l'équipe attaquante autre que celui bottant le ballon, le coup de pied de réparation sera recommencé si le but a été marqué.

c) Pour toute infraction commise par le joueur bottant le coup de pied de réparation, un coup franc indirect sera accordé à l'équipe adverse, à l'endroit où la faute a été commise.

COMMENT JE TIRE UN PENALTY

Pour ma part, je change le plus souvent de technique et de tactique. C'est-à-dire que je ne tire jamais du même côté.

Mais je préfère plus particulièrement tirer du pied droit, après une feinte de corps préalable buste tourné vers la droite, et une frappe de l'intérieur du pied droit ouvert, frappe rapide et aussi forte que possible, qui doit expédier le ballon dans le coin gauche du but que je regarde.

LES CAS PARTICULIERS

Voici quelques cas particuliers d'entorses au règlement, relevés dans le Manuel de l'Arbitre (de M. Lucien Leclercq).

● Si le gardien remue les pieds ou se déplace après le signal de l'arbitre, que fait celui-ci ?

Il laisse botter le penalty. Si le ballon pénètre dans les filets, le but est accordé. Si le but n'est pas réussi, l'arbitre fait recommencer le penalty.

● Lors d'un penalty, le ballon frappe la barre ou un montant, et est repris par le joueur qui l'a tiré ?

L'arbitre siffle coup franc indirect à l'équipe défendante. Car le tireur n'a pas le droit de jouer le ballon deux fois consécutivement. S'il manque le but au deuxième tir, celui-ci n'est pas valable.

● Le ballon est renvoyé par le gardien, le tireur reprend et marque ?

Le but est valable, car le ballon a été touché par un joueur après la première frappe.

● Le tireur, au lieu de frapper directement, effectue une passe en arrière pour un partenaire ?

L'arbitre donne coup franc indirect à l'adversaire, car le penalty doit être tiré en avant.

● Le tireur envoie le ballon en avant, d'un petit coup de pied, puis le reprend et marque ?

Le but n'est pas valable, car le tireur a repris le ballon avant que celui-ci ne soit touché par un autre joueur.

● Lorsqu'un penalty est à recommencer, peut-il être botté par un autre joueur que celui qui a botté la première fois ?

Oui, il suffit au second joueur de se présenter à l'arbitre.

● Le tireur feinte la frappe, mais ne touche pas le ballon, le gardien s'élance, le tireur frappe et marque. Est-ce valable ?

Oui, le but est parfaitement valable, encore que les spécialistes des questions d'arbitrage ne soient pas tous d'accord à ce sujet et considèrent parfois la feinte du tireur comme une tromperie et une prise de risque. Certains d'entre eux affirment qu'au cas où le tireur expédierait le ballon à côté du but, il ne devrait pas avoir le droit de recommencer le penalty.

LES SPECIALISTES DU CHAMPIONNAT

Quels sont les joueurs chargés dans chaque Division I de tirer les penalties ? Cela varie parfois, mais cette saison en Championat, ce sont ceux-ci qui ont été chargés de de jouer les justiciers :

Saint-Etienne : Mekloufi.
Monaco : Theo.
Lens : Placzek.
Lyon : Combin.
Bordeaux : De Bourgoing.
Nantes : Guillot.
Rouen : Destrumelle.
Toulouse : Mahi.
Angers : Ziemczak.
Valenciennes : Masnaghetti.
Rennes : Loncle ou Pellegrini.
Strasbourg : Hauss.
Stade Français : Stako.
Nimes : Garnier.
Sedan : Jacob.
Reims : Sauvage.
R.C. Paris : Watteau.
Nice : Boragno.

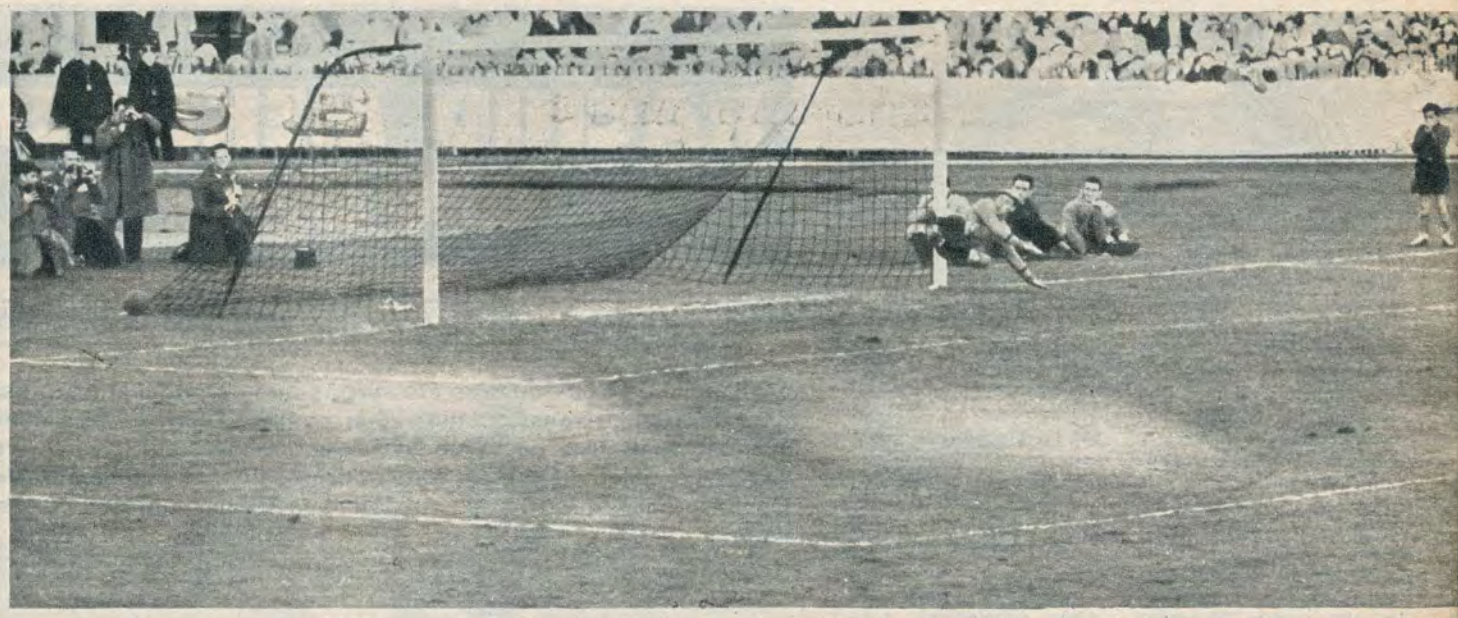
LES PENALTIES CÉLÈBRES

● Celui (manqué) de **Jules Dewaquez** en finale de Coupe 1921 (Red Star-Olympique de Paris), qui permit au Red Star de conserver la victoire. La main de Lucien Gamblin qui l'avait provoqué fut décisive.

● Celui (manqué) de **Robert Jonquet** au cours d'un France-Belgique 1952 (0-1) ; le gardien belge Seghers plongea d'un côté, Jonquet expédia le ballon de l'autre côté, mais hors du but.

● Celui (réussi) de **Raymond Kopa** au cours d'un France-Angleterre 1955 qui donna la victoire (1-0) aux Tricolores.

● Celui (marqué) de **Thadée Polak** au cours de la seconde finale de Coupe 1963 Lyon-Monaco, qui permit aux Monégasques de s'envoler vers la victoire.



Penalty de Robert Jonquet en 1952 contre la Belgique. Seghers, le gardien, a plongé à droite. Le contre-pied est magnifique, mais la balle,

LA FEINTE DE PELÉ ET THÉO

Les deux remarquables techniciens que sont Pelé et Theo utilisent presque toujours la même feinte lorsqu'ils tirent un penalty. Tous deux stoppent net leur course d'élan et marquent un temps d'arrêt lorsqu'ils arrivent sur le ballon. Presque toujours, le gardien adverse qui prend un risque, s'élance d'un côté ou de l'autre de son but. Alors, Pelé ou Theo expédie (du pied droit ou du pied gauche pour Pelé, du pied gauche pour le Monégasque) le ballon dans le coin opposé.
Il faut posséder un réflexe, un coup d'œil, un calme et une maîtrise technique incomparables pour utiliser ce procédé.

Penalty de Pelé contre la France : un piétinement, une feinte de corps et une frappe du pied droit.

Penalty de Théo

Penalty de Kopa : un modèle du genre.

RÉPONSES A TOUT • RÉPO

QUESTION DE M. ADRIEN NABLE, 3, rue Marie-de-Coulange, Marseille :
« Est-ce qu'un goal a le droit de tirer un penalty ? Si oui, dites-moi ceux qui l'ont tiré ? »

PIERRE BERNARD REPOND :

« Bien sûr, un gardien peut tirer un penalty. Il lui suffit de se présenter à l'arbitre et éventuellement de changer de maillot.
Le meilleur gardien-tireur de penalties fut Ruminski, qui joua à Douai, au Havre, à Lille et en équipe de France. Grand et fort, Ruminski tirait avec une force inouïe et les ratait rarement. »

PIERRE BERNARD

QUESTION DE M. FRANÇOIS MARTINEZ, rue de Serpin, à Bordeaux :
« Le joueur du R.C. Paris Michel Watteau était-il junior cette saison encore ? »

MICHEL WATTEAU REPOND :

« J'aurai 19 ans le 11 octobre prochain. J'étais encore junior U. E. F. A., c'est-à-dire qualifié pour participer au Tournoi International de l'Union Européenne qui eut lieu en Hollande. Mais le R.C. Paris, mon club, avait besoin de moi pour le Championnat. Et il ne me permit pas de jouer avec l'équipe de France. »

trop croisée, sort à gauche. La France est battue 1-0.

contre Bordeaux : une petite course, un temps d'arrêt et une frappe du pied gauche.

NSES A TOUT • RÉPONSES

MICHEL WATTEAU

QUESTION DE M. MARC PACCALIN, 6, rue Elie-Rochette, Lyon :

« Roger Piantoni a-t-il joué une ou deux finales de Coupe ? »

ROGER PIANTONI REPOND :

« J'ai joué deux finales de Coupe de France. La première fois, je n'avais que 22 ans, en 1953. Je la perdis (2-1) avec le FC Nancy, Jacques Favre, Mindonnet, Léon Deladérière. Heureusement, je pris ma revanche cinq ans plus tard (1958) avec Reims. Nous battîmes Nimes 3-1, avant de partir pour la Suède et la Coupe du monde.

ROGER PIANTONI

BYRRH

L'OSCAR BYRRH DU FOOTBALL
est décerné chaque mois au meilleur joueur
par un jury de journalistes spécialisés

OUI! SURPRENANT!
DES
MUSCLES
PUISSANTS
UN MORAL
TOUT NEUF
3 FOIS PLUS VITE
et sans effort. Voilà le résultat extraordinaire que vous allez constater en vous exerçant gaiement
5 MINUTES PAR JOUR
avec l'appareil Electromatic **VIPODY**
RAPIDEMENT vous rétablirez l'équilibre de tout votre organisme. **TRIPLEZ** votre **FORCE.** En les durcissant, GALBEZ tous vos **MUSCLES** (biceps, pectoraux, abdominaux, dorsaux et des jambes). Une heureuse transformation physique et mentale se fera en vous. **EN 1 MOIS VOUS DEVIENDREZ UN AUTRE HOMME.** Avec un corps bien musclé, plein d'assurance et d'optimisme, vous serez ravi de votre **NOUVELLE PERSONNALITÉ,** vous vous sentirez supérieur à tous vos amis. **VIPODY** (une nouvelle invention que nous distribuons depuis peu en Europe) a été conçu pour le développement musculaire et **CONTRE L'EMBONPOINT.** Grâce à sa nouvelle structure, cet incomparable appareil, tout le monde, à tout âge, peut l'utiliser avec son embrayage à double rapport. Son cadran à signal lumineux permet de contrôler le résultat à chaque séance. **FINI** les lassants exercices des anciens procédés Désormais il existe un moyen plus direct et plus commode pour obtenir rapidement la musculature désirée. Acquérir prestance, puissance et supériorité : c'est si facile avec **VIPODY. HATEZ-VOUS** de vous joindre aux innombrables adeptes de cette **NOUVEAUTÉ** qui tous sont enthousiasmes par les résultats obtenus en si peu de temps. **GRATUITEMENT** une docum. en couleurs vous sera expédiée s. pli fermé, sans engag. de votre part. Ecrivez à **OLYMPIC-VIPODY-FM** –, r. Raynardi, **NICE**

LE NOUVEL AMARILDO

RIO DE JANEIRO. — Le jeune attaquant de Botafogo, Jairzinho — un Noir de 20 ans, 1 m 72 et 68 kg — a été surnommé à Rio le « nouvel Amarildo ». Sa silhouette, son tir, ses couleurs (club) rappellent Amarildo. Il sera sans nul doute la révélation de la Coupe des Nations organisée par la C.D.B. à l'occasion de son 50e anniversaire.

DIRECTEUR DE THEATRE ET DE JEU

BUDAPEST. — Istvan Zsolt, le jeune arbitre hongrois — il a 35 ans — est considéré par les Britanniques comme un des meilleurs spécialistes du monde.

Très flatté par cette appréciation, Istvan Zsolt convient que sa profession — il est directeur du principal théâtre de Budapest — l'a beaucoup aidé : « Autant pour la condition physique que pour l'attitude à avoir vis-à-vis des acteurs et du public. »

Istvan Zsolt, en effet, s'entraîne avec les danseurs qui passent dans son théâtre ; il obtient de ses troupes ce qu'il désire et il fait un maximum d'efforts pour que son public comprenne ce qui se passe sur la scène.

« Comme au football », dit-il.

PRESIDENT DE PERE EN FILS

GLASGOW. — Tof Reid, le président de Partick Thistle, est le nouveau président de la Scottish Football Association. Il a 52 ans et il exerce la profession de marchand de vins et spiritueux, un métier qui jouit de la plus haute considération en Ecosse.

Coïncidence à rappeler : son arrière - grand - père, William Reid, fut président de Partick Thisle de 1910 à 1912 ; son grand-père, Thomas Reid, de 1912 à 1914 ; son père, Thomas C. Reid, de 1917 à 1943, et lui de 1955 à maintenant. Et tous vendaient du vin et des spiritueux...

Une belle famille...

SELECTIONNEUR ET DOCTEUR

LISBONNE. — José Maria Antunés, le sélectionneur de l'équipe du Portugal, en est aussi le médecin. Il est en effet le directeur d'un sanatorium modèle, à 50 km de Lisbonne.

109 MATCHES SANS DÉFAITE

MADRID. — Le Real Madrid, qui vient de réussir l'exploit de gagner le Championnat d'Espagne quatre fois consécutives, a fait ses comptes. En Championnat national, par exemple, il est invaincu chez lui depuis le 3 février 1957, ce qui représente 109 matches sans défaite. En voici le détail :

Saison	M	G	N	P	P-C
1956-57	4	4	0	0	8-1
1957-58	15	14	1	0	49-7
1958-59	15	13	2	0	49-7
1959-60	15	15	0	0	63 9
1960-61	15	14	1	0	55-8
1961-62	15	13	2	0	38-9
1962-63	15	15	0	0	49-14
1963-64	15	13	2	0	39-10
Total	**109**	**101**	**8**	**0**	**366-66**

QUATRE FOIS LE HAVRE

LONDRES. — Un seul club de Deuxième Division a gagné la Coupe de France : Le Havre, en 1959. Cet exploit a été réalisé quatre fois en Coupe d'Angleterre : par Nottingham County, en 1894; par Wolverhampton Wanderers, en 1908 ; par Barnsley, en 1912, et par West Bromwich Albion, en 1931.

Quatre fois en 83 finales de la Coupe d'Angleterre.

SES TROIS AMOURS

MADRID. — La grande passion de Di Stefano, le fameux leader d'attaque du Real Madrid, est l'automobile. Il possède trois voitures : une petite Seat 600 (pour la ville), une Mercedes (pour les longues randonnées) et le dernier modèle Jaguar (pour le plaisir de la vitesse).

D'ici à ce que Di Stefano participe à des rallyes, il n'y a pas loin...

LES COMPTES DE FABBRI

ROME. — Edmundo Fabbri, le directeur de l'équipe d'Italie, a fait ses comptes. Depuis qu'il dirige la « squadra azzurra », celle-ci a :

— joué dix matches,
— obtenu sept victoires,
— concédé deux nuls,
— subi une défaite,
— marqué 18 buts,
— encaissé 5 buts.

Malgré ce bilan favorable (80 %), qui place l'Italie au tout premier plan du football européen, Fabbri parle de renoncer...

Il en a assez d'être la cible des critiques !

MARATHONIEN

MALAGA. — Juan Bernardi, capitaine et ailier gauche de Malaga, a établi un record peu banal le 7 mai : il a fêté, ce jour-là, son 320e match consécutif avec son club.

Cela représente douze ans d'efforts. Un véritable marathon.

LE TRISTE RECORD DE PRESTON

PRESTON. — En perdant la 83e finale de la Coupe d'Angleterre devant West Ham United, Preston North End a égalé le record de West Bromwich Albion : cinq finales perdues. Mais, à la différence de West Bromwich Albion, qui en a gagné quatre, Preston n'en a remportées que deux : soit 28 % de réussite contre 44 % à West Bromwich Albion.

Seul, Huddersfield Town a fait plus mal que Preston North End : cinq finales disputées, quatre perdues (soit 20 % de réussite).

BILAN TCHEQUE

PRAGUE. — 5.000 clubs et 200.000 joueurs : tels sont les effectifs du football tchèque à l'issue de la saison en cours. Ce sont des chiffres qui prouvent la santé des finalistes du Championnat du monde 1962, malgré leurs récents déboires internationaux...

SATAN

COLOGNE. — Les arbitres allemands, unanimes, considèrent que le joueur qui leur a donné le plus de mal au cours du premier Championnat d'Allemagne, est le Hollandais Co Prins, l'attaquant de Kaiserslautern.

Ils l'ont surnommé « Satan ». Sans doute en raison de sa rouerie et de sa méchanceté...

RETRAITE

BRUXELLES. — L'arbitrage belge vient de subir une lourde perte. Ses trois meilleurs spécialistes : MM. Van Nuffel, Versyp et Blavier, viennent de prendre leur retraite.

Ils sont atteints par la limite d'âge.

Van Nuffel deviendrait journaliste, à Anvers.

EN 15 ANS, 30 % DE SPECTATEURS EN MOINS

LONDRES. — La saison 1963-64 qui vient à peine de s'achever n'a pas été pour les clubs anglais aussi intéressante qu'ils l'espéraient. S'ils avaient gagné 905.950 spectateurs la saison précédente, ils viennent d'en perdre 358.111, dont 226. 400 en Division IV. En quinze ans, il est vrai, le football anglais a perdu un peu plus de 30 % de sa clientèle : 41.271.424 spectateurs en 1948-49 contre 28.743.683 en 1963-64. Voici, d'ailleurs, le film de cette chute spectaculaire :

1949	41.271.424		
1950	40.517.865	—	753.559
1951	39.584.987	—	932.878
1952	39.015.866	—	569.121
1953	37.207.707	—	1.808.159
1954	36.174.590	—	1.033.117
1955	34.133.108	—	2.041.482
1956	33.150.809	—	982.299
1957	32.744.405	—	406.404
1958	33.562.208	+	817.803
1959	33.610.985	+	48.777
1960	32.538.611	—	1.072.374
1961	28.619.754	—	3.918.857
1962	27.979.902	—	639.852
1963	28.885.852	+	905.660
1964	28.527.741	—	358.111

Ce sont surtout les petits clubs qui ont subi les pertes les plus importantes. Liverpool, qui possède l'ex-champion (Everton) et le nouveau (Liverpool F.C.), a, par exemple, gagné 334 spectateurs cette année ! C'est un chiffre négligeable, mais il reflète la passion de la ville pour le football. D'ailleurs, les deux clubs de Liverpool figurent en tête des douze clubs les plus populaires d'Angleterre (moyenne par match) :

	Spectateurs
1. Everton (Div. I)	49.401
2. Liverpool FC (Div. I)	45.032
3. Manchester United (Div. I) ..	44.125
4. Tottenham (Div. I)	43.800
5. Sunderland (Div. II)	41.258
6. Arsenal (Div. I)	34.793
7. Chelsea (Div. I)	31.304
8. Stoke (Div. I)	30.315
9. Leeds (Div. II)	29.938
10. Newcastle (Div. II)	29.435
11. Coventry (Div. III)	26.017
12. West Ham (Div. I)	24.591

Comme on le constate, les grands clubs ne sont pas encore malheureux. En Division I, par exemple, la moyenne par match s'élève à 27.027, c'est-à-dire trois fois plus que celle des clubs francais...

REVERS DE LA MEDAILLE

TBILISSI. — Les supporters de Dynamo Tbilissi se lamentent : leur équipe, qui est pratiquement invincible sur son terrain — quatre défaites en dix ans — ne parvient pas à gagner un match à Moscou. Curieuse tradition ? Revers de la médaille ? Ou question de climat ? Les trois sans doute...

PETROLE PLUS HERRERA : TOUT S'EXPLIQUE

MILAN. — La fortune du dynamique pétrolier Angelo Moratti n'explique pas seule les succès de l'Internazionale de Milan.

Le club italien, qui se fait une publicité de premier ordre avec son entraineur Helenio Herrera, est populaire. Ainsi, en quatre jours à San Siro, pour ses matches contre Borussia de Dortmund (Coupe d'Europe) et la Juventus de Turin (Championnat d'Italie), l'Inter a encaissé respectivement 159.666.400 lires et 99.902.400 lires, soit au total 259.568.800 lires (plus de deux millions de nouveaux francs).

De quoi faire frémir le Racing, qui n'en obtient pas autant au Parc des Princes en une saison complète !...

MORT D'UN CHAMPION

Il n'a pas gagné la Coupe d'Europe ni le Tour de France. José de Pinedo n'était pas seulement notre correspondant général en Espagne, mais il était en quelque sorte un double champion de l'amitié et de l'hispanisme. C'est par lui que nous avons tous, à « L'Equipe », à « France-Football », à « Football Magazine », senti la réalité profonde de l'Espagne et du football de ce pays. Il avait la chance d'être parfaitement bilingue, de connaitre toutes les nuances du Français aussi bien que de l'Espagnol. Il nous permit d'accéder véritablement aux sources de l'art espagnol dans son expression la plus moderne qu'est le football, mais aussi dans son art traditionnel, qu'il soit pictural ou tauromachique.

José avait le sens de l'anecdote, du relatif, de l'humain qui n'appartenait qu'à lui. Vivre une corrida, un match de football ou visiter le musée du Prado en sa compagnie, c'était autre chose.

Cette rubrique n'a évidemment pas de vocation nécrologique. José de Pinedo fait exception à la règle pour la bonne raison qu'il était une exception lui-même.

●

Lorsque nous retournerons à Madrid, il nous manquera toujours quelque chose, et surtout quelqu'un.

R. V.

TOUT LE FOOTBALL DU MONDE

PAR LOUIS NAVILLE

L'ENTRAINEUR LE PLUS CHER DU MONDE

PALERME. — Un Italien, Vittorio Magaloti, revendique le titre (officieux) d'entraineur le plus cher du monde. Il est convaincu qu'il a dépassé les Bela Guttmann et autres Helenio Herrera. En effet, pour entraîner Palerme pendant 19 jours seulement, il a touché 2 millions 500.000 lires (20.000 francs), soit plus de 1.000 francs par jour...
Evidemment, vu sous cet angle...

D'ETRANGES PROFESSIONNELLES

MONTEVIDEO. - Le gouvernement uruguayen s'interroge. Il se demande s'il ne doit pas interdire le football féminin si en vogue dans le pays. La police, en effet, a découvert que plusieurs équipes sont organisées à la manière de clubs de call-girls, et que de nombreuses passionnées de football n'étaient que de vulgaires professionnelles. Des descentes de police, des arrestations et des amendes ont mis un terme à ces activités.
Mais jusqu'à quand ? Les matches de football féminin, dont on devine pourquoi ils avaient tellement la vogue, ne se déroulent plus sans une importante surveillance policière. Les entraînements aussi...

LE NOM LE PLUS REPANDU

BUENOS AIRES. — Le nom le plus répandu dans le Championnat d'Argentine n'est ni Lopez, ni Garcia, ni Fernandez. C'est Medina. On en compte sept dans les deux Divisions supérieures : Hector Medina (Platense), Henri Medina (Sarmiento), Miguel Medina (Almagro), Paolo Medina (Union), Luis Medina et Pedro Medina (All Boys), et le plus connu de tous, Angel Medina (Independiente).

SELECTION LIMITEE

LAUSANNE. — A la suite de l'attitude du F.C. Zurich et du Servette Genève au cours de la saison qui s'achève — refus de prêter leurs joueurs à l'équipe de Suisse — Lausanne Sports déposera, lors de la prochaine assemblée générale de la fédération, un article de règlement autorisant chaque club à refuser la sélection de ses joueurs s'ils sont plus de trois !
Ce qui est encore plus incroyable, c'est que ce projet a de fortes chances d'être adopté... !

A LA SOUPE

Grande vedette du football européen, le Portugais Eusebio n'a rien perdu de sa simplicité. Comme tous les joueurs de Benfica, il se sert lui-même son repas au « self-service » du club.

LA CUP DE WESTHAM

La Cup d'Angleterre provoque toujours des passions, mais, cette année, la victoire de West Ham contre Preston a provoqué des vagues d'enthousiasme. Témoin cette photo où Bobby Moore, le capitaine, brandit le trophée.

RIVER PLATE LE PLUS POPULAIRE

BUENOS AIRES. — Le club le plus populaire de Buenos Aires est toujours River Plate. Au départ du Championnat 1964, River Plate comptait 60.629 socios contre 47.366 à Boca Juniors, 47.125 à Independiante (le champion 63), 43.506 à San Lorenzo de Almagro, 43.100 à Velez Sarsfield, 40.818 au Racing et 18.500 à Huracan.

LA REVANCHE DE LEGIA VARSOVIE

VARSOVIE. — En remportant la 9e finale de la Coupe de Pologne, Legia Varsovie a fait d'une pierre deux coups : il a pris sa revanche sur Polonia (2-1) qui l'avait battu lors de la finale de 1952 (1-0) et il est devenu le premier club polonais victorieux trois fois de la Coupe de Pologne (1955, 1956 et 1964).
Les autres vainqueurs de l'épreuve ont été jusqu'ici Zaglebie (deux fois), Ruch, Polonia, Gwardia et L.S.K. (une fois).

HOMMAGE

MADRID. — La tournée que l'Atletico de Madrid effectuera cet été en Amérique latine sera une bonne affaire pour le club à qui une garantie de six millions de pesetas (cinq cent mille francs) a été offerte.
De cet accord, obtenu par le nouveau président Vicente Calderon, Raimundo Saporta, le vice-président du Real Madrid a dit : « Voilà un redoutable concurrent... »
Quel hommage...

LE TRIPLE DES RANGERS

GLASGOW. — Les Glasgow Rangers ont réalisé cette saison le triplé Coupe de la Ligue, Championnat, Coupe d'Ecosse qu'ils avaient déjà réussi en 1949.
Les Glasgow Rangers demeurent par conséquent le club le plus titré du monde :
— 34 titres de champion d'Ecosse,
— 18 victoires en Coupe d'Ecosse,
— 5 succès en Coupe de la Ligue d'Ecosse.
Soit 57 triomphes en 70 ans. Incroyable mais vrai...

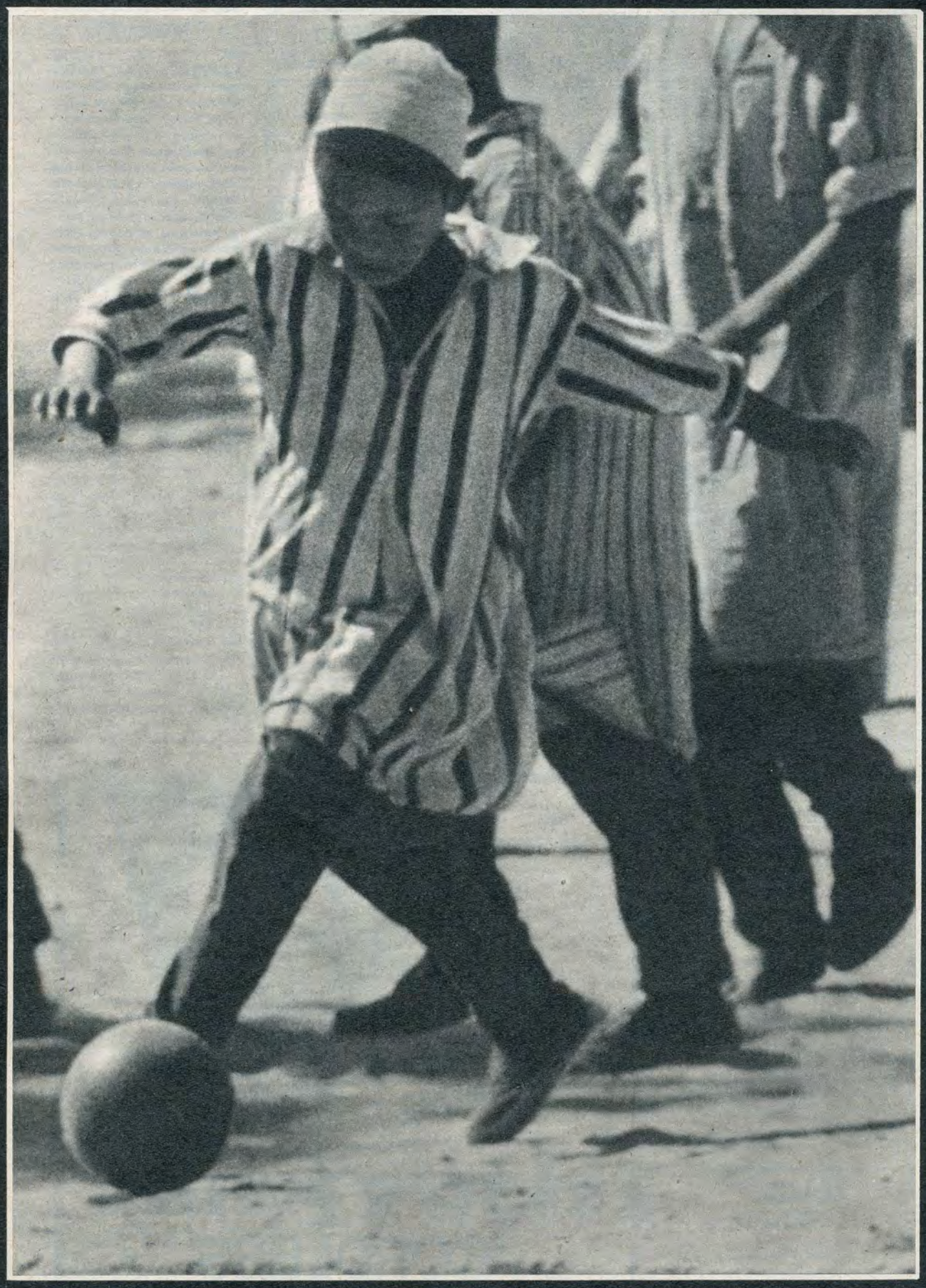
« MARIEZ-VOUS PENDANT VOS VACANCES »

GILLINGHAM. — Le président de Gillingham, qui vient de monter de Division IV en Division III du Championnat d'Angleterre, ne plaisante pas. Il a averti ses six célibataires : « Profitez de vos vacances pour vous marier, sinon vous devrez attendre un an avant de le faire, car le mariage sera interdit pendant les compétitions. » Le mariage et le football sont incompatibles, pense le président de Gillingham.

LA FIERTÉ DU CAPITAINE SALVADOR REYES

MEXICO. — Salvador Reyes, capitaine et intérieur droit de Guadalajara est très fier. Non seulement il est le premier joueur mexicain depuis trente ans à être sollicité par un club espagnol, mais encore, il a reçu des propositions du plus prestigieux des clubs ibériques, le Real Madrid lui-même.
Héros national de son pays, Salvador Reyes hésite à accepter.

EN LYBIE



Ces images pittoresques et ensoleillées ont été prises en Libye par notre ami et photographe André Lecoq. Sur le front de mer de Tripoli, dans la cour d'une école à Tarhuna, près du désert, c'est là que le football libyen prend son essor. Malgré ses seuls 1.500 joueurs officiellement licenciés, il est d'ailleurs le sport-roi du pays. Avec la civilisation, l'aménagement des terrains et l'amélioration des communications, il fera bientôt parler de lui comme tout le football africain. En attendant, les petits écoliers vêtus de leur djellabah et coiffés de leur fez, poussent inlassablement la balle le long des chemins sablonneux. Ils sont peut-être les grands footballeurs de demain...

L'ÉTERNEL VISAGE DU FOOTBALL...

EN COUPE DU MONDE

LIBYE : 1.118.000 habitants, **capitale Tripoli** (172.000 habitants), **monarchie** constitutionnelle de 1.759.000 km2 ; ressources : élevage, céréales, oléagineux. **Fédération affiliée à la F.I.F.A.** le 9 mai 1963 ; 65 clubs, 1.510 joueurs officiellement licenciés. **Engagée à la Coupe du monde 1966.** Rencontrera en éliminatoire (Groupe 6, Afrique) : l'Egypte et le Nigeria.

I.N.P., 66, rue Kléber, LEVALLOIS.

LA DISTILLERIE DE
LA SUZE
présente
VERMOUTH
CARPANO
PUNT e MES

MARQUIS DE
MONTESQUIOU
ARMAGNAC

COGNAC
DENIS-
MOUNIÉ

PORTO RÉAL

VABÉ
VIN DOUX NATUREL

ELLE PATRONNE CHAQUE SEMAINE
L'ÉTOILE D'OR
les classements de France Football